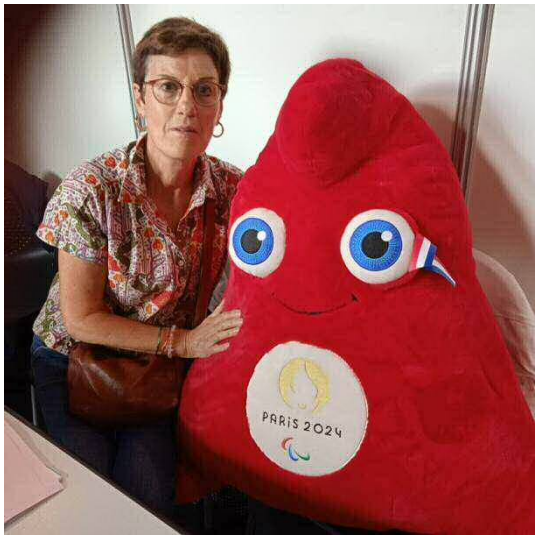
Les Marcheurs de Cornouaille - QUIMPER

Bulletin de liaison et d'information des marcheurs de Cornouaille Quimper

Le marcheur

2025



Bonjour à toutes et tous,

Nous venons de vivre une année olympique qui nous a permis de participer au passage de la flamme dans la capitale de la Cornouaille. Nous avons assisté à un spectacle grandiose avec des cérémonies d'ouverture et de clôture de cette olympiade qui resteront à jamais gravées dans nos mémoires

Nous ne pouvons que saluer les prouesses des sportifs et sportives de tous les pays qui nous ont offert des épreuves époustouflantes. N'oublions pas les jeux paralympiques qui ont montré à la face du monde que l'on pouvait faire de son handicap une force et l'oublier dans ces moments de communion et de fraternité. Puissent ces liens perdurer au delà des jeux 2024 et que nous portions à l'avenir un autre regard sur le handicap.

Vous avez entre les mains, un nouveau numéro de notre journal de liaison : « **Le Marcheur** ». Je remercie au nom du conseil d'administration des Marcheurs de Cornouaille celles et ceux qui ont contribué à sa naissance.

Je vous prie d'avance de nous excuser pour les fautes de syntaxe, grammaire… et les oublis de mots (*quand la pensée va plus vite que la frappe !*) que vous pourriez rencontrer au cours de votre lecture.

Je vous souhaite à toutes et tous une excellente année 2025 et surtout la santé que vous allez gagner en pérégrinant sur les sentiers d'ici et d'ailleurs.

BLOAVEZ MAD 2025 !

Sommaire

Editorial

Le mot de la coprésidence.

Le conseil d'administration

Les mémoires d'un poisson rouge

Bienvenue au Pays des Rives d'Armorique

Ciaran, la maudite…

Expression directe

Ti Félix

La Grande Randonnée vers Paris du 13 au 17 mars 2024
La Traversée du Finistère du Faou à Carhaix

La Marlinière

Le Monde des Livres en Marche

Les Brèves du Marcheur

Les Marcheurs

Séjour à Saint Aignan du 28 au 30 septembre 2023.
Au Pays des Toileux

Une semaine au fil du Tarn pour neuf Marcheurs de Cornouaille du mercredi 5 au mardi 11 juin 2024.

Un peu de douceur…

MOT DES CO-PRESIDENTS

La saison 2023-2024 a bien démarré dès le mois de septembre, les adhésions ont bien repris et les participants nombreux aux randonnées proposées par le club. Mais dans la nuit du 1er au 2 novembre la tempête Ciaran a causé la chute d'une quantité impressionnante d'arbres sur les routes et nos chemins de randonnée. La préfecture a pris des arrêtés pour interdire la fréquentation de nos circuits habituels. Les randonnées sont suspendues pendant quelques temps avant de reprendre avec une programmation semaine par semaine avec le concours de nos animateurs dévoués. Au début de l'année 2024 nous avons pu reprendre une programmation mensuelle.

Pendant plusieurs jours les Marcheurs de Cornouaille, en particulier les baliseurs secondés par des bénévoles du club, ont été sollicités pour la remise en état des tronçons de chemin de randonnée à Pluguffan, Locronan et Tourch.

Nous avons organisé en liaison avec Force T et Entraide Cancer, associations caritatives, quatre randonnées à Ergué Gabéric, Locronan, Penhars et Loctudy. Des actions similaires sont prévues en 2025.

Les Marcheurs de Cornouaille ont adhéré à une plateforme en ligne Assoconnect qui nous permet de gérer les adhésions, la comptabilité, les inscriptions aux évènements (AG, galettes des rois…) et qui à terme pourra accueillir notre site internet, l'utilisation de cet outil qui simplifie la tâche des bénévoles a fait l'objet de retours positifs.

Les séjours organisés en septembre à Guerlédan avec Maryannick Le Roux et André Bagot, à Logonna Daoulas avec André Bagot et dans le Tarn avec Didier Ferrey ont fait le plein et se sont déroulés dans de bonnes conditions à la satisfaction des participants. Un séjour est d'ores et déjà prévu en septembre 2025 au Maroc avec Maryannick Le Roux.

Deux stages de formation ont eu lieu cette année : prévention et secours civiques de niveau 1 (PSC1) suivi par onze personnes des MDC et le certificat d'aptitude à la randonnée de proximité (CARP) auquel a participé Agnès Linard. Les retours très positifs de ces formations nous encouragent à inciter nos adhérents à s'investir dans cette démarche afin de renforcer nos équipes d'animateurs de randonnées. Pour 2025, Claudine Lidurin et Christian Le Bourhis se sont proposés pour suivre la formation CARP.

Nous remercions Chantal Mortier pour sa contribution au conseil d'administration pendant de nombreuses années, nous accueillons chaleureusement Claudine Lidurin, Françoise Biry et Véronique Boquin-Sarton qui ont été élues lors de la dernière assemblée générale et nous rejoignent comme membres du conseil d'administration.

Bonne année 2025 à toutes et à tous

Les co-présidents

Raymond Abomnes **Roger Le Roux**

CONSEIL D'ADMINISTRATION SAISON 2024-202

LES MARCHEURS DE CORNOUAILLE

<u>De gauche à droite :</u>

Philippe JUIGNET : secrétaire

Françoise BIRY : membre

Sylvie ROGARD : trésorière

Roger LE ROUX : coprésident

Agnès LINARD : secrétaire adjointe

Claudine Lidurin : membre

Raymond ABOMNES : coprésident – représentant légal

<u>Absentes sur la photo :</u>

Véronique BOQUIN-SARTON : membre

LES MEMOIRES D'UN POISSON ROUGE

Je vous ai quitté l'an dernier en évoquant mes souvenirs des noëls de mon enfance, à bien des années lumière de ce que nous offre la société de consommation d'aujourd'hui. Nous savions profiter des bonheurs simples que nous offrait la nature, des petits riens qui nous suffisaient.

Aujourd'hui je vais évoquer le bal des saisons, ses cortèges d'activités et ses rituels qui les accompagnaient. Les faits explicités dans ce récit vous sembleront éloignés de notre présent et pourtant ils se déroulaient dans les années soixante dans cette campagne reculée du Mené, ce terroir oublié par le progrès et qui vivait encore au rythme des us et usages d'antan.

C'est l'hiver qui débutera cette évocation des saisons, une saison qui a marqué fortement mon enfance tant elle suscitait d'appréhension pour les autochtones qui redoutaient ses fureurs. Mais elle apportait aussi son lot de consolations avec tous ces rituels concomitants qui étaient facteurs de cohésion pour cette société rurale qui avait besoin de nous tous pour fonctionner. Puis la mécanisation est apparue lentement, dissolvant peu à peu les liens sociaux, les paysans n'avaient plus besoin de nos bras pour effectuer les travaux saisonniers…, ainsi s'en sont allés ces us et coutumes au gré du vent de la modernité.

≈

L'âtre était le cœur de la vie de la maisonnée pendant la période hivernale. Quand nous rentrions du dehors que la bise sifflait et la glace prenait, nous prenions un brin de feu en passant nos mains rapidement dans les flammes dont la chaleur venait animer nos doigts gourds. Nous nous installions en demi-cercle sur nos chaises face au brasier qui illuminait nos visages de lueurs tremblotantes. Nous jouions aux ombres chinoises en formant avec nos mains des silhouettes d'animaux ou d'objets du quotidien qui prenaient vie en courant sur les murs blanchis. Nous inventions à l'infini un panthéon d'êtres fantasmagoriques sorties de nos imaginations fertiles.

Nous devisions gaiement laissant une douce torpeur nous gagner dans les craquements des bûches qui se tordaient en tombant dans le foyer rougeoyant des braises. Alors le chuintement des escarbilles qui montaient comme un feu d'artifice, aspirées par le courant d'air du conduit de la cheminée, nous enveloppait de leur chant nous portant vers un ailleurs onirique. J'aimais bien l'hiver qui nous apportait ces instants fugaces de bonheur.

C'était notre unique source de chaleur avec la cuisinière à bois, il n'y avait pas de chauffage central et dans nos chambres c'était le froid glacial qui régnait. Aussi quand les frimas étaient au paroxysme, ma mère chauffait des briques réfractaires dans le four de la cuisinière, briques que l'on glissait entre des morceaux d'étoffe épais pour réchauffer notre literie ; il n'y avait pas de bouillotte en ces temps là. Il fallait faire attention de ne pas chauffer à blanc les briques. C'est

ce qui arriva chez des retraités dans un hameau voisin. Tout le mobilier de la soupente se consuma à petit feu à l'étouffée. Heureusement la maîtresse de maison alertée par les émanations âcres eut le temps de stopper le début d'incendie.

Pour alimenter la cuisinière et la cheminée, il fallait faire le bois, le chercher dans les futaies, les massifs forestiers et sur les talus. Nous coupions les arbres ou les émondions selon leur âge ou leurs situations. Nous gérions avec tact la nature. Ainsi vous pouvez voir en cheminant des trognes souvent des chênes têtards culminant sur les talus et qui nous présentent leurs troncs massifs à la peau rugueuse avec de nombreux nœuds qui signalent l'emplacement des branches tranchées. Ils font tout le charme de nos chemins creux.

Nous n'avions pas de tronçonneuse et il fallait couper le bois à la main avec des outils bien rudimentaires, tranchet, scie et harpon. Pour ce dernier il fallait deux hommes tenant les poignées pour scier en rythme. Autant vous dire que même pendant les frimas de l'hiver nous attrapions des suées.

Après que le bois fut préparé, il fallait convoyer le charroi de grumes tiré par Bijou, le postier breton, jusqu'à la maison par des chemins aux ornières profondes, souvent dans un bourbier infâme où ses pattes à chaque pas faisaient entendre des bruits de succion. C'était le « L'âne si doux… » de Francis Jammes, version chevaline. Ensuite, il fallait débiter le bois en bûches. Pour les fendre nous utilisions des coins en fer sur lesquels nous abattions la masse avec un han accompagnant chaque effort. Parfois des étincelles s'échappaient, des gerbes de feu qui s'évanouissaient dans l'éther du jour. Puis il fallait entasser le bois en tas structurés afin que les intempéries ne viennent pas l'altérer. C'était donc des corvées éreintantes auxquelles tous les membres de la famille participaient, c'était notre seule source de chauffage. Pour le petit bois que nous utilisions pour alimenter l'âtre et la cuisinière, nous devions scier les triques sur un chevalet disposé dans la cour et c'était les enfants qui s'attelaient à cette tâche. Nous cassions à la main, parfois à l'aide de nos genoux le bois menu des fagots, bois utilisé pour amorcer le feu.

Je me souviens que par une chaude journée de printemps, mon père nous avait emmenés dans un pré jouxtant un ruisseau où nous avions l'hiver précédent laissé du bois, bois que nous devions rapatrier à la maison. Nous étions en train d'enlever les ronces et autres herbes qui avaient colonisé le tas de grumes quand des sifflements se firent entendre. Nous vîmes une vipère dérangée par notre activité tomber du stère et se glisser furtivement dans les hautes herbes. Puis de nouveau des sifflements, une autre vipère se dérobait puis une autre encore. Nous étions cernés par la faune vipérine. Nous en vîmes partout. Mon père nous pris par la main et nous courûmes le plus vite possible pour leur échapper. Le bois attendit l'hiver prochain pour être rentré.

L'hiver c'était aussi les châtaignes récoltées à l'automne que l'on grillait sur le feu vif du foyer, châtaignes disposées dans une poêle percées de trous et disposée sur le trépied. Nous entendions la sérénade des « *pocs* » (1) quand leurs peaux se fendillaient. Nous les déshabillons de leurs pelures grillées en soufflant dessus tant elles étaient chaudes, tellement pressés de les avaler, régals que nous accompagnions d'une bolée comme de bien entendu.

Et à ce propos, je me souviens que nous mettions nos écuelles de cidre à chauffer devant le feu et que nous y trempions des tranches de pain grillé avec le beurre fondu de la ferme étalé en couches épaisses dessus.

Mais le mets que j'espérais le plus, le plat qui me fait encore saliver rien qu'en l'évoquant, c'était le bifteck dominical qui grésillait sur la grille léché par la chaleur des braises. Une fois saisi mon père le débitait en petits dés qu'il roulait dans un beurre maître d'hôtel à sa façon, c'est-à-dire qu'il l'accompagnait de beaucoup d'ail, d'échalotes, de sel, de poivre et de persil à volonté.

La viande nous était livrée le samedi dans l'après-midi par le père Roblet au volant d'une Citroën commerciale grise. Il venait de la commune voisine de Plémet où il disposait également d'une boucherie-charcuterie à Jéguet. C'était un personnage rondouillard au demeurant très affable mais atteint d'une maladie respiratoire et je me souviens des chuintements qui soulevaient sa poitrine quand il disposait son panier de fer tressé sur la table où étaient enveloppés dans de solides torchons de coton les morceaux de viande commandés par les clients.

L'hiver était une saison rigoureuse beaucoup plus froide que maintenant. Pour se rendre à l'école où tout simplement pour nos simples sorties, nous devions nous revêtir de caleçons longs en molleton sous nos pantalons à pinces. A nos pieds, nous enfilions des chaussettes montantes tricotées à partir de laine récupérée sur de vieux chandails par les bons soins de ma maman et qui tenaient par des jarretières confectionnées à partir de vieilles bretelles. C'était le recyclage avant l'heure. Il est vrai que l'argent dans nos campagnes manquait et que maman devait avoir beaucoup d'imagination et de savoir-faire pour faire vivre la maisonnée. L'écologie n'existait pas et pourtant nous la mettions en pratique dans tous les gestes du quotidien sans le savoir mais c'était une écologie de nécessité.

Nous avions peu de vêtements neufs et cela ne nuisait pas à notre image de marque ; tous les enfants étaient logés à la même enseigne. Nous portions peu d'intérêt au m'as-tu vu qui règne en maître aujourd'hui dans les cours d'école et qui est un camouflet pour les familles ne disposant pas du budget nécessaire à leurs achats. Les vêtements passaient de génération en génération avec quelques ajustements et raccommodages.

La bonne « *Lonie* » (1) qui nous accueillait pour les repas de midi, avant que naisse la cantine, nous donnait des paquets de vêtements qui provenaient de la garde-robe de ses petits-enfants dont ils ne voulaient plus.

Dans mon enfance les saisons étaient plus marquées qu'aujourd'hui et l'hiver très rigoureux. Je me souviens d'énormes congères accumulées par une bise féroce et qui barraient tous les accès, congères qui empêchaient toute activité. Et, pour notre plus grand bonheur, nous ne pouvions nous rendre à pied à l'école.

Dans ses prérogatives, le maire du village jugea qu'en cas de sinistre les secours ne pouvaient pas intervenir, il alerta donc la préfecture de Saint-Brieuc sise à une soixantaine de kilomètres de là. Mais c'est une ville de bord de mer, peu sujette aux intempéries extrêmes. Notre commune Laurenan, située dans le Mené, la montagne en gallo bénéficie d'un climat semi-continental. Ce qui mit en colère l'édile, c'est qu'une secrétaire le prit de haut en ironisant sur la situation : il n'y avait pas de neige à Saint-Brieuc !

Je me souviens d'un terrible hiver où il avait gelé à pierre fendre durant des jours. Même les foudres du cellier attenant avaient explosé sous la pression de la glace. Les récoltes de pommes de terre et de betteraves bien qu'à l'abri avaient pourries. Nous, les enfants avons été chargés d'éliminer les parties corrompues pour sauver ce qui pouvait l'être au milieu de relents pestilentiels.

Je ne sais comment, cette année maudite, les paysans ont fait pour nourrir leurs animaux et s'alimenter. Il n'était pas question d'assurance en ces temps là !

Les enfants, eux, ne craignaient guère les frimas, la poudreuse était une source de jeux inépuisable. Nous faisions d'interminables batailles de boules de neige et confectionnons d'énormes bonshommes de neige que nous affublions de nez incongrus faits à partir de carottes et de couvre-chefs, bonnets ou chapeaux usagés provenant de la malle réservée au « *pillotou* ». (1)

Nous évoluions sur les mares gelées au pas auguste du patineur nous affalant dans des fous rires inextinguibles, descendions les pentes verglacées sur des luges de guingois en faisant des concours avec nos camarades de jeux…

Un premier mai, je ne sais pourquoi, je me suis levé plus tôt qu'à l'accoutumée. A ma grande surprise, en poussant la porte d'entrée, je découvris un manteau blanc épais qui recouvrait toute la campagne qui s'ébrouait depuis quelques jours des frimas hivernaux. Les feuilles naissantes revêtaient déjà une palette de verts tendres et la floraison battait son plein dans les vergers. La nature explosait se parant d'une myriade de couleurs que le plus zélé des peintres ne saurait reproduire. Les chemins creux vrombissaient de la gent ailée qui zébrait l'azur de leurs folles farandoles et les butineuses batifolaient de fleur en fleur puisant le miellat…

« Papa, maman, venez voir, il a neigé cette nuit !

- Que ne ferait-il pas pour se rendre intéressant ! »

répondit ma mère qui ne croyait pas un traître mot de son rejeton qui lui en faisait voir des vertes et des pas mûres !

Il fallut pourtant se rendre à l'évidence. Il avait neigé en abondance et cette période de frimas dura quelques jours. La nature sait parfois nous surprendre avec ses soubresauts aussi soudains qu'inattendus sans que l'homme ait prise sur ses sautes d'humeur, heureusement d'ailleurs.

Les maux d'hiver étaient soignés de manière empirique. Le médecin était appelé quand les élixirs et autres panacées des thaumaturges de campagne, guérisseurs, rebouteux… n'avaient pas fait effet.

Quand nous étions fatigués, victimes de frissons annonçant les prémices d'un état grippal, notre mère nous préparait le fameux lait de poule qui était soi-disant pourvoyeur et activateur de nos défenses immunitaires. Il était préparé avec du lait, des jaunes d'œuf et une légère dose d'alcool, ne pas oublier que nous étions des enfants !

Je me souviens de la visite d'une femme médecin de la santé scolaire qui était venue contrôler le repas de midi pris à la cantine. Elle avait été outrée quand nous avions sorti de nos besaces notre boisson, de l'eau colorée par une légère dose de vin rouge. Avait-elle cru que nous buvions cet infect picrate qui portait nom d'ordonnance religieuse : Père Benoît, Dom Vincent… avec la fameuse collerette : « vin importé d'Algérie » ?

Toujours est-il que, suite à cette remontrance, Mado la secrétaire de mairie fit tout le tour des familles de la commune avec pour leitmotiv l'interdiction d'utiliser le vin pour préparer la boisson des enfants.

Puis, l'âge venant, à la mauvaise saison nous avions droit au traditionnel flip, une boisson chaude composée pour moitié de cidre et l'autre moitié de goutte. Cette boisson était fort appréciée et il n'était pas rare de voir toquer les chemineaux qui espéraient un verre de ce délicat breuvage.

Hélas, l'alcool faisait des ravages. Nombre de foyers sombraient dans la déchéance quand les chefs de familles s'y adonnaient. Les tenanciers de cafés et d'auberges avaient fort à faire pour déloger les piliers de bar quand ce n'étaient pas les ménagères qui venaient y chercher leurs maris. Et souvent les dissentiments finissaient par des bagarres générales, l'alcool est très mauvaise conseillère ! J'ai le souvenir d'être passé devant un café-épicerie et de voir atterrir à mes pieds des paquets de pâtes et des boîtes de conserve. Pour sûr, il y avait de l'animation dans nos villages !

Deux fois par an, au printemps et à l'automne, nous avions droit à notre cure d'huile de foie de morue qui assure la purgation des enfants et leur apporte la fameuse vitamine D, excellente pour la lutte contre le rachitisme mais avec un goût âcre que nous détestions. Aussi quand on voyait maman avec sa fiole et sa cuillère, nous détalions. Mais il fallait bien finir par avaler cette boisson infâme !

Les enfants étaient soumis aux infestations d'oxyures qui se signalaient par la présence de la lune sur le visage, un halo blanchâtre qui encadrait le nez accompagné de pâleur, de fatigue, d'une certaine irritabilité et de démangeaisons anales. Pour nous guérir, maman usait d'une méthode empirique au demeurant très efficace mais qui vaut son pesant d'or. Mais c'était pour nous une véritable torture tant les brûlures occasionnées par ce traitement montaient crescendo. Elle nous faisait allonger nus sur l'édredon et elle introduisait dans notre fondement une gousse d'ail dont le germe vert avait été ôté, un spoutnik aux effets purgatifs indéniables, mais quel supplice ! Comme nous appréhendions l'opération au lieu de nous détendre, nous nous contractions ce qui nous faisait encore plus mal. Avouez qu'une gousse d'ail dans l'oignon, c'est un aspect de notre vie enfantine peu enviable pour notre image de marque ! Pour accentuer la prophylaxie, nous devions arborer un collier d'ail à l'extérieur. Nous nous retrouvions tous les enfants dehors et nous interpelions : *« Tu as eu droit à l'ail toi aussi ? »* Et nous nous mettions à pleurer de concert.

Au premier de l'an, apprêtés dès potron-jaquet mon frère et moi allions offrir nos vœux aux membres de la famille. C'était pour nous une corvée dont nous nous serions bien dispensés, des kilomètres à pied nous attendaient, mais il en allait ainsi de la cohésion familiale ! Il y avait donc une kyrielle d'oncles et de tantes à visiter et qui nous espéraient, c'était la tradition. Nous répétions à l'infini toujours la même antienne : « Je vous souhaite une bonne et heureuse année ainsi qu'une excellente santé pour l'an nouveau ! » Et sur notre chemin, si nous rencontrions des connaissances, il ne fallait pas manquer de présenter nos vœux, sinon gare au retour, si l'intéressé non gratifié du sempiternel leitmotiv le rapportait à nos parents. C'était assurément une bonne réprimande qui nous attendait. On ne rigolait pas avec la politesse en ces temps là !

Une coutume que j'aimais particulièrement et qui durait tout le mois de janvier voire l'entame de février, c'était l'invitation pour le café du premier de l'an que l'on s'échangeait entre les voisins des proches hameaux.

Après le dîner dans l'encre de la nuit, nous partions sur le chemin de la maison accueillante balisé par le halo hoquetant des lampes de poche. Et plus on avançait, plus le groupe grossissait dans une joyeuse cacophonie. Après les formules de bienvenue et l'échange réciproque des vœux, nous trouvions place auprès de la grande table où étaient disposées les agapes. Souvent nous commencions par du cidre bouché de l'année suivi d'une bonne bouteille de vin accompagnée de boudoirs, de gaufrettes aux devises gravées ou des mignardises. Venaient le café avec le gâteau

fait maison et bien entendu le fameux pousse-café qui échauffait les esprits et faisait chavirer les têtes.

Cet instant de convivialité permettait les échanges. On parlait de la moisson passée, du climat incertain qui avait peu ou prou affecté les récoltes, des perspectives des travaux à venir… et bien sûr des affaires de famille.

C'était un moment de décompression dans cette vie campagnarde où le travail au quotidien ne laissait peu de temps libre.

Les langues allaient bon train et la boisson aidant, certains et certaines se lançaient dans la chansonnette ; les convives reprenaient les refrains en chœur. Les conteurs à la langue bien pendue nous racontaient les légendes du Pays Gallo avec force gestes et mimiques appropriés, nous faisant parfois tressaillir avec les histoires de jeteurs de sort ou quand la mort régnait en maîtresse dans les contes funestes du côté obscur.

Quand nous reprenions le chemin du retour, bras dessus, bras dessous, nous entonnions des chants de marche à gorge déployée. Nous nous donnions du courage. Les effets des contes maléfiques contés à la veillée se répercutaient à retardement et la nuit profonde pourfendue des hululements des oiseaux nocturnes concouraient à instiller un climat effrayant. Certains en profitaient pour serrer de plus près la gent féminine qui frissonnait d'effroi.

A la croisée des chemins, le groupe s'étiolait et nous nous retrouvions bientôt seuls sur le délaissé qui conduisait à notre maison. Nous avions le cœur guilleret, les visages resplendissaient de bonheur après avoir passé cette parenthèse enchanteresse en excellente compagnie. Nous attendions avec impatience le prochain rendez-vous.

Je me souviens qu'un participant, au retour d'une de ces veillées, fut victime d'un sortilège, peut-être un maléfice, lancé par un jeteur de sorts. Il avait pris un raccourci pour rentrer chez lui et traversait un pré. Mais il ne trouva jamais la sortie. Chaque fois il se heurtait à la muraille végétale qui cernait la prairie. Le petit matin le trouva hagard, transi de froid, à la limite de la folie, le visage et les mains sanguinolentes, les stigmates imposées par les caresses des ronciers. C'est quand la lumière diurne déchira la pénombre que subrepticement la brèche apparue. Mais je subodore qu'il avait sans doute abusé du flip, les vapeurs de l'alcool avaient disséminé leur brouillard anesthésiant son cerveau, annihilant ainsi son discernement.

A suivre…

(1) *« Lonie », « pocs », « pillotou »* : les mots en italique sont des termes gallos. « *Lonie* », diminutif de Léonie, « *Poc* » est une onomatopée et « *pillotou* » est le synonyme de chiffonnier en français.

« LA VIE TE METTRA DES PIERRES SUR TON CHEMIN,

A TOI DE DÉCIDER SI TU EN FAIS UN MUR OU UN PONT ! »

BIENVENUE AU PAYS DES RIVES D'ARMORIQUE, ECHANGE AVEC GIVRAND-RANDO, MAI 2024. André Bagot

Nous sommes comme d'habitude très fébriles à l'approche de notre rencontre avec notre club ami « Givrand-Rando ». Nous craignons plus que tout le mauvais temps qui viendrait perturber cette entente cordiale qui nous unit depuis des lustres.
Nous avons de la chance, la météo est au diapason de notre moral, au beau fixe ! Nous préparons les agapes dont nous régalerons nos convives dans une salle dont les baies vitrées donnent directement sur la mer. C'est un endroit privilégié et quasi paradisiaque, le Centre Moulin Mer, un écrin serti d'un côté par le bleu de la mer qui vient mourir dans cette anse de tranquillité et de l'autre les bâtiments qui escaladent le coteau boisé d'essences forestières. Tout concourt pour que nous passions un agréable séjour !

Le Centre Nautique Moulin Mer

Dans les années 1950, un groupe de jeunes instituteurs membres ou sympathisants du P.C.F, dans le sillage du Châteauneuvien (habitant de Châteauneuf du Faou) Daniel Trellu (1919-1998), lui-même instituteur, poète, ami de Paul Eluard, communiste et grande figure de la résistance bretonne, cherchent à mettre en place des activités de plein air à destination des jeunes. Ils décident alors de créer en différents points du Finistère des centres nautiques qui seront fédérés sous le sigle U.D.N.F. (Union pour le Développement du Nautisme dans le Finistère). C'est ainsi que voient le jour les centres nautiques de Rosbras à Riec-sur-Belon, de Tréboul à Douarnenez, de Moulin-Mer à Logonna-Daoulas etc.

Jacques Kerhoas, né en 1925, enseignant à Daoulas, opte pour un ancien site carrier situé à Logonna entre l'anse du Rohou et le moulin à marée. Il y a là une crique suffisamment profonde, un quai en pierre destiné à l'embarquement du kersanton et un terre-plein de belle surface constitué de blocs rocheux et d'éclats de pierres résultant de la taille, l'ensemble se trouvant sur le domaine maritime. Moulin-Mer se veut un centre populaire d'activités nautiques formant de bons marins, se démarquant ainsi de la plaisance élitiste comme des colonies de vacances. Le centre s'équipe progressivement et gagne en volume d'activité. Jacques Kerhoas, détaché de l'Éducation nationale, s'en occupe à plein temps et crée en 1964 le concept de classe de mer, ce qui permet au centre de fonctionner à l'année et d'embaucher des permanents, tout en restant au plus près de l'objectif initial, faire découvrir la voile et le milieu marin aux jeunes générations de tous horizons et de toutes catégories sociales.

Après le départ en retraite de Jacques Kerhoas, le centre, dont les activités commençaient déjà à se ressentir du contexte économique, va connaître des hauts et des bas et devra fermer.

Le site est réhabilité en 2003-2004 par la Communauté de communes de Landerneau-Daoulas qui en confie l'utilisation et la gestion à l'association L.M.V., filiale de Don Bosco. L'accueil des handicapés devient une spécificité du centre avec des aménagements et des équipements spécialement prévus à cet effet, dont une grosse barge en aluminium permettant de les faire naviguer. Le centre s'ouvre désormais à d'autres populations en proposant des séjours vacances… ***Source wikipédia.***

« Les voilà », nous sommes très contents de nous retrouver. Les embrassades et les conciliabules vont bon train. Nous avons tant de choses à nous raconter. Nous avons peine à croire qu'une année s'est écoulée. Est-ce le fait de voir défiler les jours, les semaines et les années… mais je trouve que le temps passe trop vite. Mais c'est peut-être l'apanage de la retraite de pouvoir profiter pleinement de ses loisirs et donc de ne pas voir le sablier de la vie égrener ses grains de sable…

Nous prenons possession de nos pénates et laissons du temps à nos hôtes pour s'installer. Nous prenons rendez-vous pour l'apéritif de bienvenue qui est le moment le plus convivial pour fêter nos retrouvailles.
Avant de déguster les agapes préparées amoureusement par les Marcheurs de Cornouaille, certains et surtout certaines ont des talents culinaires qui ne demandent qu'à s'exprimer, je souhaite la bienvenue à nos invités et leur présente le terroir dans lequel nous allons évoluer : « Le Pays des Rives d'Armorique ».
Cette extrémité occidentale de notre pays recèle une gamme variée de paysages au sein desquelles se lovent des villages de caractère qui se découvrent au pas lent des randonneurs. Nichés au bord des rivières ou à flanc de coteaux, ils ne demandent qu'à révéler leurs secrets. C'est aussi un pays d'eau où les rivières murmurent leurs mélodies en nous contant leurs histoires au gré de nos pérégrinations sur leurs abords. Parfois elles nous offrent des rias dignes des estuaires des plus grands fleuves ou se marient leurs eaux à celle de la mer omniprésente qui a façonné les paysages comme les hommes qui habitent ce terroir du bout du monde.
Péninsule éloignée de la capitale, la vie ne l'a pas désertée. Au contraire, melting-pot de civilisations diverses qui se sont succédées au fil des âges, la mer et ses nombreux ports ont facilité le brassage des populations et activé un commerce intense qui nous laisse d'intéressantes traces dans son bâti. Aux frontières du royaume, les gouvernements successifs ont été convaincus de son intérêt stratégique et l'ont parsemé d'infrastructures militaires afin de la protéger des convoitises.
Folie des hommes aussi qui a instillé ses stigmates dans des villes meurtries ! Brest important port militaire mais aussi commerçant a été durement touché lors de la seconde guerre mondiale. Mais il reste toujours des traces de son passé que nous auront la chance de découvrir. Mais c'est aussi une ville tournée vers l'avenir qui a su tirer partie de sa position au bout du monde, Penn-Ar-Bed en breton !

Après avoir présenté le programme du jour suivant, nous pouvons pleinement profiter ce cet agréable moment qui permet de nous rencontrer. Les babilles vont bon train et les sourires sont à l'avenant. C'est un bonheur parfait qui irradie les visages !
Nous aimerions jouer les prolongations mais nous devons respecter les horaires, nous prenons la direction de la salle à manger où nous attend le repas.
Après le dîner, certains regagnent leurs pénates afin de récupérer de leur long voyage tandis que d'autres jouent les prolongations et partent à la découverte de leur environnement. Les allées et divers aménagements permettent la déambulation. Le coucher de soleil va être extraordinaire, il se couche en majesté sur un lit de nuages aériens. C'est un dégradé de couleurs chatoyantes qui allument la voûte céleste, c'est fantastique !

Dimanche 19 mai 2024 :

Nous avons rendez-vous dans la commune voisine de Daoulas, au quai Valy, sur les rives de la Mignonne, commune qui est en pleine effervescence car c'est le marché dominical. Heureusement nous trouvons des places pour stationner et sommes ravis de trouver tout un groupe de marcheurs de Cornouaille qui nous attend.
C'est donc un grand groupe coloré qui amorce la petite randonnée qui nous conduira à la découverte de cette commune.
C'est un village de fond de vallée né de la confluence de deux rivières, la Mignonne et le Lézuzan qui constituent la rivière éponyme, la rivière de Daoulas. L'eau est omniprésente et a été le vecteur principal de son développement. Des industries s'y sont installées au cours des siècles, meuneries, faïencerie… et un trafic fluvial important a favorisé le commerce. Confluence entre le Léon et la Cornouaille, ce fut jadis un lieu de fructueux échanges et donc de foires importantes.
Mais Daoulas est surtout connu pour son abbaye « Notre-Dame de Daoulas » qui surplombe le village. C'est par une rue montante bordée de superbes demeures, vivants témoins d'un passé glorieux qu'on y accède. C'est aujourd'hui un lieu d'exposition. Dommage qu'on ne puisse accéder à son magnifique jardin et à ces vestiges sans payer le droit d'entrée.
Se promener dans le dédale de ses rues et venelles de ce village préservé et entretenu avec amour, c'est se replonger dans son glorieux passé. En remontant la grand-rue, si vous prêtez attention, entendrez vous les claquements des galoches sur les pavés, des pèlerins fort nombreux venus faire leurs dévotions à Notre-Dame de Daoulas.

Cloître de l'Abbaye de Daoulas

Rue principale, village de Daoulas

La chenille aborde la ville et passe devant un beau bâtiment qui était autrefois une faïencerie, devenu aujourd'hui restaurant. Nous traversons le marché très important d'où s'exhalent et se

mêlent de multiples odeurs qui viennent titiller nos papilles. Puis nous longeons la rive gauche de la Rivière de Daoulas où de multiples panneaux implantés nous distillent leurs touches de poésies agrémentées de photos oniriques.

Puis le sentier s'élève et devient plus densément arboré, ses abords peuplés d'essences variées dissimulent à nos regards la rivière qui étale dans les trouées ses vasières qui brillent d'un pâle reflet, le soleil ne daignant pas pour l'instant nous darder de ses rayons. Le chemin sillonne puis plonge dans une ancienne carrière de kersantite abandonnée, la célèbre pierre qui a fait la réputation des enclos paroissiaux par la richesse de sa statuaire, puis il contourne une grande propriété. Nous arrivons à la pointe de Rosmélec qui nous offre un magnifique panorama sur la ria qui s'ouvre sur la mer qui se profile dans le lointain. C'est le lieu idéal pour faire la pause.

Puis nous quittons la rivière pour pénétrer les vasières, sa faune et ses paysages particuliers. Un chemin vicinal nous conduit au hameau du Vernuec qui nous présente une superbe maison à « apothéis », maison à avancée typique de ce terroir.

Puis la route ascendante suivie d'un joli chemin creux nous ramène sur la rive de la rivière.

La première boucle se termine ici. Pour les adeptes de la grande randonnée, nous obliquons par un joli sentier montant qui nous conduit à un village aux maisons élégamment restaurées. Nous traversons la départementale pour prendre un chemin campagnard qui nous conduit à un carrefour de voies signalé par une croix de granit monumentale. Nous prenons à gauche un large chemin d'exploitation qui débouche sur la route d'accès qui conduit à la déchèterie. Nous l'empruntons sur quelques mètres et prenons un sentier à droite. Nous arrivons à nouveau à un croisement signalé par une croix plus élaborée que la précédente. Puis nous descendons dans le vallon par une sente agreste qui se faufile dans un joli bois qui longe la voie express et la dissimule à nos regards, voie express qui se signale par le bruit de sa circulation atténué par la frondaison.

Nous revenons à Daoulas par un cheminement qui nous ramène au Quai Valy. Nous prenons le pique-nique dans le jardin public, superbement aménagé et qui longe la Mignonne.

L'après-midi le groupe qui a décidé de jouer les prolongations s'élance à l'assaut des ruelles bordées de jolies maisons anciennes qui donnent un certain cachet et unité au village. Une fontaine encastrée se dissimule à nos regards et un calvaire à mi-pente du coteau, éléments du patrimoine vernaculaire, agrémentent la balade.

Nous passons les cheminements qui se succèdent dans les divers lotissements tentaculaires pour aborder le bois de Coat Mez. De jolis layons se faufilent à loisir pour nous perdre ! Mais c'est sans compter sur l'attention soutenue du meneur qui suit à la carte le dense réseau des sentiers. Nous nous élevons et admirons le magnifique panorama qui plonge dans la vallée. Nous apercevons l'imposante masse du viaduc du chemin de fer qui barre l'horizon sur notre gauche.

Nous contournons les abords du collège de Coat Mez pour contourner une prairie. Puis nous arrivons au col de Keranglien à l'altitude fantastique de 87 m ! Ce qui fait bien rire notre ami ariégeois Stéphane.

La route qui descend tranquillement nous conduit aux abords de la chapelle Saint Roch qui est malheureusement close.

Une artiste expose sur le placître verdoyant. Les œuvres étranges de Fleur Noguera me semblent surnaturelles. Des pans de tissus moirés habillent la frondaison. On dirait des drapeaux de prières tibétains bercés par la brise.

Nous passons par l'échalier, un passage dans le mur du cimetière barré par une pierre plate, que nous enjambons pour accéder à l'église abbatiale Notre-Dame de style roman très sobre qui nous enveloppe de sa douce torpeur. Les faisceaux de lumière transparaissent à travers les vitraux où dansent les particules de poussière. Tout concourt au recueillement dans cet édifice ancestral.
Le porche d'accès à l'enclos paroissial est très vaste et on peut apercevoir de chaque côté les deux rangées de six apôtres dont certains portent encore des traces de polychromie. Pour moi, le jeu consiste à me retrouver avec ma croix de Saint André !
Nous passons devant l'entrée de l'abbaye pour prendre une ruelle sur la gauche. Devant une maison nous apercevons la statue d'un crocodile. Dans mes souvenirs elle était sur un pan de son toit. Est-ce la tempête Ciaran qui l'a fait atterrir sur la pelouse où s'agit-il d'un reptile ascensionnel !
Passée la mairie, nous traversons un espace vert pour déboucher sur la rue principale. Nous nous arrêtons pour visiter la chapelle Sainte Anne qui est pour une fois ouverte. Le retable baroque est de très belle facture et les statues anciennes prouvent l'ancienneté du lieu qui fut consacré en 1667. Nous pouvons même apercevoir une cloche encastrée dans un mur !
Pour les pèlerins qui se rendaient le plus souvent à Rocamadour où à Saint Jacques de Compostelle, le voyage était long et périlleux. Au XVème siècle, les chanoines de l'abbaye se devaient d'accueillir les pèlerins à Daoulas. Ils le faisaient dans la chapelle Sainte Anne où une pièce attenante servait de dortoir.
Nous descendons la rue de l'Eglise qui aligne de belles demeures harmonieuses des XVIIe-XVIIIe siècles, collées les unes aux autres. Nous sommes étonnés par le calme qui y règne. Autrefois c'était l'axe principal de la cité. Dans le bas de la rue, quelques façades rappellent les vitrines du sabotier, du menuisier, du marchand de chaussures…
Les commerces et cafés sont désormais situés de part et d'autres de la route la plus empruntée.
Nous prenons une petite venelle, puis la route nous ramène au Moulin du Pont qui est construit comme son nom l'indique sur un pont au fond de la ria.
Comme il nous reste du temps, je décide de faire une petite boucle qui nous permettra d'aborder les abords de la Mignonne. Nous repassons le jardin public, traversons un pont et débouchons sur la route de Landerneau. Un petit chemin à droite nous conduit au bord du cours d'eau que nous remontons par sa rive droite. C'est un ravissement et un apaisement pour le promeneur qui entend le chant du ruisseau qui se faufile au gré des rochers erratiques. La nature luxuriante est au diapason, une immersion dans un univers lénifiant propice à l'évasion de l'esprit.
Nous abordons l'écopôle que nous contournons pour revenir par un large chemin parfois caillouteux et bordé de chaque côté d'arbres majestueux et de fougères arborescentes. La gente ailée s'en donne à gorge déployée.
Nous redescendons par la route d'Irvillac pour arriver au carrefour à feux. Sur notre droite nous admirons le magnifique manoir de Kerizit resté dans son jus. Daoulas est un village patrimonial qui regorge de pépites architecturales.
Nous ne pouvons quitter la cité sans prendre un pot d'adieu avec nos amis quimpérois qui ont daigné nous accompagner tout le long de cette journée bien remplie.

Lundi 20 mai 2024

Pour moi c'est un grand jour, je vais enfin réaliser un rêve devenu accessible, rêve que je reportais d'année en année pris par les contingences de la vie quotidienne, découvrir la rade de Brest depuis la mer. J'ai pérégriné à pied tout autour de Brest, la Pointe du Minou, Sainte Anne du Portzic,

Plougonvelin, Camaret, Roscanvel… avec toujours cette vue en plongée avec le destin secret de les apercevoir de la mer d'Iroise.
Nous avons rendez-vous au parking du Parc à Chaînes qui se situe en dessous du château de Brest. Certains Marcheurs de Cornouaille se sont joints à nous pour cette incursion maritime en rade de Brest.
Nous embarquons à bord du Brestoa, au port de commerce sous des cieux hospitaliers qui sont au diapason de notre moral au beau fixe. Nous avons de la chance, la météo sublime continue de nous accompagner.

Défilent les côtes rocheuses avec leurs falaises ponctuées par les phares du Petit Minou et du Portzic. Le bateau ralentit et s'approche au plus près de la côte pour nous les faire apprécier. Les commentaires diffusés par haut-parleurs nous informent sur leurs historiques mais sont peu audibles parfois.

Phare du Petit Minou

Île Trébéron

Nous approchons des îles qui s'égrènent dans la rade et qui portent nom : l'Île Ronde, l'île Trébéron, l'île des Morts… L'histoire de ces deux dernières est fortement liée à celle de Brest. Le commerce maritime s'intensifie à la fin du XVIIème avec son corollaire néfaste, l'arrivée d'épidémies. L'île de Trébéron est alors désignée comme zone de quarantaine. Au XVIIIème siècle un lazaret y est bâti et l'île aménagée. Quand à l'île des Morts, un cimetière y est édifié qui perdurera jusqu'en 1808 quand

l'armée décidera d'y construire une poudrière. Un nouveau cimetière est alors inauguré sur l'île de Trébéron.
Au début du XXème siècle, le lazaret devient un sanatorium et pendant la première guerre mondiale, il accueille des soldats en convalescence.
Aujourd'hui ces îles sont interdites au public, elles font partie du périmètre de sécurité de l'île Longue.

Cette dernière que nous approchons m'impressionne. L'île Longue est une presqu'île située en rade de Brest, sur le territoire de la commune de Crozon Elle est rattachée à la presqu'île de Crozon et sépare la baie de Roscanvel de l'anse du Fret. Son isthme, submersible à marée basse, a été élargi et rehaussé devenant un vaste parking lors de la construction du site militaire.

Elle sert de base sous-marine à la Marine nationale française pour ses sous-marins nucléaires lanceurs d'engins (SNLE).
C'est le général de Gaulle, en 1965 qui décide de faire de l'île Longue la base opérationnelle des SNLE eu égard à sa position stratégique à l'entrée du goulet, porte d'entrée de la rade de Brest et proche de l'arsenal de ladite ville. Les habitants qui y vivent sont expulsés (1).
« Sachez que l'édification de la base qui a duré cinq années a été le chantier le plus important d'Europe. 300 000 m3 de béton coulés, 6 000 tonnes d'acier pour les charpentes de bassin, 110 hectares de plates-formes, 11 000 m2 de jetées et de quais ont été utilisés. Jusqu'à 3 500 personnes travaillent sur le site. » (source Wikipédia).
Le premier sous-marin nucléaire lanceur d'engins à pénétrer dans cette base est le Redoutable le 25 septembre 1970. Il est intégré au sein de la FOST (Force océanique stratégique).
Ce site militaire hyper sécurisé en perpétuelle évolution s'adapte continuellement aux nouveaux stratèges de notre défense nationale.
Puis nous abordons les rives de la rade et ses côtes déchiquetées où apparaissent très peu de plages et de grèves mais des falaises altières qui sont autant de défenses naturelles. La côte révèle des forts et batteries militaires très anciens aux formes spectaculaires qui épousent le relief et qui prouvent le rôle stratégique de la rade de Brest. Ils sont presque tous situés à l'entrée du goulet sur la presqu'île de Crozon à portée des vaisseaux ennemis qui oseraient défier Brest. Citons le fort de Cornouaille, le fort des Capucins, le fort de la Pointe des Espagnols…
Nous revenons vers Brest et nous pouvons admirer l'ancien pont Albert Louppe qui se confond avec le nouveau pont d'Iroise à haubans et qui barrent le majestueux estuaire de l'Elorn.
Avant d'accoster nous longeons les formes de radoubs où des navires de commerce et militaires sont en réparation. Nous apercevons même l'Abeille Bourbon à quai, navire remorqueur qui vient au secours des navires en difficulté lors des grosses tempêtes hivernales et des avaries.
Il est l'heure de se sustenter, l'air marin ça creuse ! Nous escaladons l'escalier pentu aux nombreuses marches de granit qui conduit au jardin de l'Académie de Marine sis au dessous du château de Brest. C'est un balcon extraordinaire sur la rade. Nous sommes à l'abri du vent et pouvons nous asseoir sur les bancs et marches qui ponctuent l'esplanade pour savourer notre pique-nique.

L’après-midi nous visitons une partie de Brest afin de découvrir son patrimoine méconnu, moderne et ancien ainsi que ses panoramas. C’est une ville qui n’a pas toujours bonne presse mais qui pourtant a amorcé sa mue. Ville austère, moderne à vocation militaire elle est riche d’un passé historique qui se confond avec l’histoire de France.

Brest la blanche commence à se rhabiller de couleurs délicates depuis que la municipalité a permis aux habitants de peindre les façades de leurs immeubles et pavillons en puisant dans un nuancier mis à leur disposition. Ça et là surgissent des touches de gaieté qui viennent réveiller les quartiers austères. Reconstruite trop rapidement après la seconde guerre mondiale, cette ville tentaculaire est en pleine expansion et transformation. Les réhabilitations de quartiers délaissés par l’armée le long de la Penfeld, rivière qui traverse la ville a permis des rénovations spectaculaires comme celui des Capucins et l’avènement du tramway qui a déjà existé dans le passé, dans l’avant-guerre, a considérablement changé le décorum.

La rade de Brest, bien protégée par un goulet étroit, mais suffisamment large pour permettre une circulation aisée des navires constitue un excellent abri naturel. Ses dimensions sont à l’échelle d’une petite mer intérieure, capable d’accueillir les plus grandes flottes et les navires de fort tonnage.

La rivière Penfeld qui descend du nord, des plateaux du Léon prend sa source à Guipavas. Elle ne mesure que 16 km ! Elle présente un cours sinueux qui piège les lames et ses rives élevées brisent les vents. Les bateaux peuvent y mouiller en toute sécurité car l’espace est vaste et les fonds importants. Elle présente aussi l’intérêt, à l’endroit où elle rejoint la rade, de former un cap protégé par la nature sur trois côtés tandis que le quatrième reste très facile à défendre. C’est cette situation géographique particulière qui confère au lieu une position stratégique majeure.

«C'est le seul port naturel que le Roi ait dans la mer océane, si avantageusement disposé de toute façon que s'il avait été au choix de Sa Majesté d'en régler la situation et la forme, je suis persuadé qu'Elle ne l'aurait choisi ailleurs ni voulu faire autrement.»

Vauban, correspondance échangée avec le souverain Louis XIV, lors de sa venue à Brest. (source Wikipedia.)

Le Château de Brest est un château fort classé monument historique depuis le 21 mars 1923 qui révèle dix-sept siècles d'histoire ! Il est construit sur un éperon rocheux que la rivière Penfeld a creusé dans la falaise à l'embouchure de son estuaire. Depuis ce lieu où il domine la mer, il contrôle l'accès à cette rivière ainsi que la remontée de l'Elorn vers Landerneau tout en surveillant une majeure partie de la rade et de son entrée : le goulet.

Après avoir contourné l'imposante forteresse qui renferme dans son enceinte la Préfecture Maritime ainsi que l'extraordinaire Musée National de la Marine qui présente des maquettes de navires remarquables, nous passons sur la rive droite de la Penfeld en traversant le célèbre pont levant de Recouvrance pour atteindre le quartier éponyme.

Travée baissée

Travée Levée

Ce pont est une prouesse technique. Il a remplacé le pont tournant dit National détruit lors des bombardements de 1944. La dernière transformation subie est son aménagement dans le cadre des travaux du tramway en 2011. La nouvelle travée mobile mesure 88m de long et pèse 625 tonnes dont 485 tonnes d'acier. Elle se déplace sur quatre pylones de béton armé qui s'élèvent à 64 m au dessus des quais !

Recouvrance doit son nom à Notre Dame de Recouvrance qui était honorée dans l'ancienne paroisse Sainte Catherine. C'était un quartier peuplé de marins et d'ouvriers, connu pour ses rues montantes et ses volées d'escaliers. On y parlait le breton à l'opposé de Brest francophone. Les habitants de Recouvrance sont surnommés les Yannicks par opposition aux Ti-Zefs, les habitants de Brest. Louis XIV incorpore ce quartier à Brest en 1680 malgré les protestions des habitants.

Quartier très populeux et populaire, très animé par l'intense activité du port de Brest, les traces de son passé sont encore visibles mais les nombreux petits commerces qui faisaient encore sa fierté il y a peu sont hélas en train de disparaître

Du passé de Recouvrance il reste quelques témoignages que le promeneur averti peut découvrir au fil de ses déambulations.

La Tour Tanguy, la Bastille de Quilbignon dite « Tour de la Motte Tanguy » est située en bordure de la Penfeld et face au château de Brest. Elle a sans doute fait partie du système de fortifications. La ville de Brest en devient propriétaire en 1954 et charge le peintre Jim E. Sevellec d'évoquer le passé d'une vieille ville dont il ne reste guère de témoins de son histoire très mouvementée.

Le musée remarquable dont l'accès est gratuit abrite d'immenses dioramas qui représentent des scènes reconstituées du Brest d'avant 1939. A découvrir de toute urgence !

Du belvédère, dominant la tour Tanguy, sur la rambarde, un couple semble s'étriper. Cette œuvre qu'on aperçoit sur la Place Henri Ansquer est une allégorie de deux figures prégnantes réunies ici, figures issues du passé populaire de Recouvrance. L'héroïne provient de la complainte « Fanny de Laninon », composée par Pierre Mac Orlan et le héro de « La complainte de Jean Quémeneur » écrite par Henri Ansquer.

Puis nos pas nous conduisent par une rue très pentue à la Maison des Fontaines, une des plus anciennes maisons de Brest aujourd'hui un lieu d'expositions.

Situé en face, le Jardin des Explorateurs superbement aménagé est un belvédère nous permettant de jouir d'une vue superbe sur la rade de Brest mais aussi sur l'arsenal et le château. Il retrace par des panneaux explicatifs les destins des explorateurs du XVIIIème siècle partis à la conquête du monde du port du ponant. Vous pourrez voir dans des bacs en bois des collections de plantes ramenées de ces expéditions.

Nous passons l'église de la Trinité en attente de restauration et déambulons dans les rues pittoresques de Recouvrance qui mériteraient un sérieux rafraîchissement. C'est un entrelacs de ruelles qui montent et qui descendent débouchant sur des placettes. Nous passons la sinistre prison de Pontaniou en attente d'une nouvelle affectation, avant d'accéder par un escalier descendant à la plus ancienne rue de Brest, la Rue Saint Malo que nous découvrons à notre rythme. Elle nous révèle l'âme du Brest d'antan, celui d'avant les bombardements de la seconde guerre mondiale non sans une certaine nostalgie.

Rue Saint Malo

Les Capucins, Vue rive gauche de la Penfeld

Puis nous arrivons par des volées d'escaliers sur l'esplanade des Capucins, un quartier en pleine mutation. A l'origine un couvent de l'ordre des Frères Mineurs Capucins, comme son nom l'indique qui perdura jusqu'à la Révolution qui attribua les bâtiments et les terrains à la Marine. Les Ateliers des Capucins ne cesseront de croître, les nécessités militaires et surtout navales étant alors grandissantes.

A partir de 1980 les activités de l'arsenal déclinent et la Marine Nationale rétrocède les ateliers à la ville de Brest en 2009. La municipalité décide de transformer l'endroit en un vaste complexe culturel et commercial.

Aujourd'hui les Capucins abritent la plus grande médiathèque du Grand Ouest Français. Vous y découvrirez aussi la « Place des Machines », au centre de l'édifice qui est la plus grande halle couverte d'Europe avec ses 10 000 m2 de surface !

En 2018, le canot impérial de Napoléon construit en 1810 réintègre Brest et est désormais exposé aux Capucins.

Cet immense espace accueille également divers commerces, des centres sportifs et de loisirs, un cinéma, un théâtre, une salle d'exposition…

Le téléphérique de Brest mis en fonctionnement en 2016 relie le centre ville aux Ateliers des Capucins, redynamisant la rive droite de la Penfeld. C'est maintenant devenu une attraction touristique, le must pour découvrir la vallée de la Penfeld, l'Arsenal et la rade de Brest !

En redescendant vers le château nous surplombons l'Abri Sadi Carnot, long de 560 mètres. C'est le témoin d'un drame atroce qui s'est déroulé au cours de la seconde guerre mondiale. Lors des bombardements intenses, les civils se sont réfugiés dans l'abri partagé en deux, une partie étant occupée par les allemands. A l'encontre de la Convention de Genève de 1864, les allemands y ont entreposés des munitions. Dans la nuit du 8 au 9 septembre 1944, à la suite d'une fausse manœuvre d'un soldat allemand chargé d'allumer un groupe électrogène, un incendie éclate. Il s'ensuit une énorme explosion qui fit plusieurs centaines de victimes.

Dans les années soixante pendant la Guerre Froide, il a été transformé en un abri anti atomique. On y peut y voir deux portes blindées ainsi qu'un cénotaphe.

Aujourd'hui, nous pouvons y accéder gratuitement. L'abri a été transformé magistralement en un lieu de mémoire très émouvant. Je ne peux que vous conseiller de le visiter si vos pas vous conduisent dans ce secteur.

Avant le Pont de Recouvrance, nous découvrons une sculpture moderne, «l'Arbre Empathique», œuvre du sculpteur catalan Enric Ruiz Geli. L'arbre empathique se propose de réinventer la relation entre l'art, la technologie et la nature. Sept espèces de plantes ont élu domicile dans cette œuvre

toute de métal, du lierre, du laurier, de la véronique, du laurier palme, du pittosporum, des filaires, des arbousiers… Grâce aux 300 mètres de tuyaux cachés dans l'arbre, un ingénieux système de goutte à goutte irrigue les plantes.

Face au Jardin de l'Académie de Marine, nous empruntons le Cours Dajot. On y découvre le célèbre escalier qui mène au port et immortalisé au cinéma par Jean Gabin et Michèle Morgan dans le film « Remorques » de Jean Grémillon, dialogues de Jacques Prévert et adapté de l'œuvre éponyme de Roger Vercel (*né en 1894 au Mans et mort à Dinan en 1957, prix Goncourt en 1934 pour « Capitaine Conan »*). Je vous livre une petite anecdote du tournage : tous les spectateurs se souviennent de Jean Gabin descendant sous la pluie et dans les bourrasques le célèbre escalier. Et bien le jour du tournage de cette scène, la météo était désespérément au beau fixe en ce mois de juillet 1939 ! La pluie provenait des canons à eau des camions de pompiers et c'est un avion à hélices de l'Aréo-Club de Guipavas, amputé de ses ailes, qui pallia à l'absence de vent !

Nous nous servirons des marches de ce célèbre escalier pour tirer le portrait du groupe.

Mais voilà que se profile la Tour Rose construite par les américains en 1927 en « souvenir des hauts faits des forces navales américaines » lors de la Première Guerre Mondiale, puis détruite sous la seconde, elle fut finalement reconstruite à l'identique en 1958. Et au bout du chemin, un petit square enchanteur…

Le Cours Dajot est à la fois un cadre de verdure reposant, un petit bout d'Amérique, une très belle vue sur le port… et, du haut de ses deux siècles, il invite à la flânerie !

Nous devions visiter le parc du Conservatoire National de Brest dans la vallée du Stangalar, un véritable bijou, une immersion dans un cadre naturel enchanteur…, mais le programme trop chargé ne nous le permet pas.

Nous rejoignons donc le Centre Moulin Mer où nous prenons un apéritif réconfortant pour nous remettre de cette journée bien remplie qui nous a offert plusieurs facettes du pays brestois.

C'est au cours du dîner que nous fêtons un anniversaire inattendu, celui d'un octogénaire bien méritant et bien perçu eu égard aux nombreux hommages qui lui sont rendus.

BON ANNIVERSAIRE ROGER !

Mardi 21 mai 2024

Nous avons rendez-vous à Landerneau, ville située au fond de la ria de l'Elorn, ville qui subit ici encore le balancement des marées. Nous avons rendez-vous pour une visite patrimoniale de cette cité frontière entre le Léon et la Cornouaille. Landerneau a hérité d'un patrimoine remarquable du à un commerce florissant. Cette ville-port située sur l'Elorn s'est dotée d'installations portuaires au XVème siècle. Aux siècles suivants le commerce de la toile et du vin place Landerneau parmi les plus grands ports bretons d'où la présence de nombreux négociants armateurs. Ceux-ci font construire leurs hôtels particuliers dont ils restent quelques magnifiques exemplaires que nous aurons le loisir d'admirer. Vous apercevrez l'appareillage de jolies demeures colorées du bleu du schiste au jaune de la pierre de Logonna en passant par les nuances grises du kersanton.
Aujourd'hui l'activité portuaire est mortifère et le fleuve n'est plus entretenu en témoignent les vasières prépondérantes qui bordent ses rives à marée basse.
Dans le quartier de Traon-Elorn se mêlent les vestiges d'une épopée industrielle démarrée en 1845 avec la création de la Société Linière du Finistère qui employait 1 500 salariés sur le site et 3 000 tisserands dans les campagnes ! Elle confectionnait les voiles des navires de guerre de la Marine. Le lin, l'or bleu de la Bretagne est à l'origine de la richesse de la région, richesse qui a généré un riche patrimoine civil et surtout religieux.
La Société Linière du Finistère cesse son activité en 1894 et est remplacée par la GBL (Grande Briqueterie de Landerneau) en 1896. Pendant 70 ans, elle produit briques, tuiles, carreaux de ciment, clôtures, drains pour l'agriculture. C'est un joyau du patrimoine industriel remarquablement mis en valeur aujourd'hui.
Dans la première moitié du XXème siècle, Landerneau devient le siège du mutualisme et de la coopération agricole avec l'Office Central des associations agricoles de Bretagne dont sont issus Triskalia, le Crédit Mutuel de Bretagne- Arkéa et Groupama - Loire - Bretagne.

Landerneau est aussi célèbre pour son pont habité sur l'Elorn. Un pont en bois est attesté en 1336, remplacé par un pont en pierre en 1510 à l'initiative de Jehan II, vicomte de Rohan. Il existe un autre pont habité dans le Finistère dans la ville de Pont l'Abbé.

L'Elorn est un fleuve côtier, fleuve frontière entre le Léon et la Cornouaille qui prend sa source dans les Monts d'Arrée non loin du Tuchen Kador. Long de 56,4 km, il se jette dans la rade de Brest. Sa partie maritime s'achève à landerneau.

Nous déambulons sur sa rive droite pour pénétrer en Cornouaille en passant par le célèbre Pont de Rohan pour aboutir à la Place des Quatre Pompes. Nous flânons dans les rues pittoresques à l'ambiance moyenâgeuse pour arriver dans le quartier Saint Thomas dont les ruelles se concentrent autour de l'église éponyme et de son ossuaire. Nous apercevons des maisons remarquablement conservées comme l'Auberge Notre-Dame de Rumengol et l'Auberge des Treize Lunes.

A ce propos, Landerneau est la cité de la lune que vous verrez représentée sur nombre de demeures anciennes. « *Le soleil de Léon a disparu, il ne nous reste que la lune de Landerneau.* » L'origine de cette locution est incertaine. D'après une légende, au Moyen Âge, un soleil, un saumon et un dragon figuraient sur le blason des seigneurs du Léon. Quand l'héritière de cette famille épouse un seigneur de Rohan, ce dernier ne garde que le soleil. Rohan par déférence au roi Louis XIV qui a choisi le même symbole le remplace par l'astre lunaire. Le peuple dit alors : « *adieu le soleil de Léon, il ne nous reste plus que la lune* » ou « *le soleil de Léon a fondu, il ne reste plus que la lune.* »

Nous revenons sur nos pas et suivons la coulée verte sur la rive gauche, superbe promenade qui nous conduit au site de Traon-Elorn où se sont établies successivement la Société Linière du Finistère (SLF) puis la Grande Briqueterie de Landerneau (GBL) dont nous pouvons admirer les énormes fours. Les panneaux explicatifs et les vestiges de ces industries nous font revivre les activités et les conditions de travail pénibles de cette époque révolue.

En revenant de ce site par la rive droite toute aussi arborée, nous bénéficions d'une autre vue sur le pont avec l'eau qui s'engouffre sous les arches du Pont de Rohan.

Nous sommes dans le Léon et admirons les hôtels d'armateurs qui s'alignent le long du Quai éponyme dont la Maison Mazurier. Ce dernier était un riche négociant armateur, originaire de l'Orne, qui devint le plus riche commerçant de la ville. La façade du bâtiment présente un bâti en pierre de Logonna dont les ouvertures sont soulignées par des encadrements en granit. Nous sommes surpris par l'énormité des souches des cheminées. Cette maison comportait au rez-de-chaussée un espace dévolu au stockage des marchandises.

Dans la rue avoisinante, nous admirons la Maison Duthoya en cours de restauration et qui fut fondée par Arnaud Duthoya, grand négociant en vin.
Juste à côté voisine la célèbre Auberge du Réveil Matin. Landerneau, ville de passage a compté pas moins de trente auberges au XVIIIème siècle !
Si vous levez les yeux en auscultant la façade de la Maison de la Sirène située sur la même place des Négociants, vous verrez une lucarne ouvragée qui représente sur la crossette de gauche une sirène et sur celle de droite un dragon. Ce couple sirène-dragon représente les forces du Bien et du Mal réunies.
Sur la Place du Général de Gaulle trône en majesté la Maison de la Sénéchaussée appelée aussi improprement Maison de la Duchesse Anne. Elle fut construite en 1664 bien après son passage à landerneau en 1505. Elle offre la particularité d'offrir deux façades distinctes, l'une à pans de bois et l'autre en pierre de Logonna présentant à la fois des décors de style Renaissance et médiéval.
Nous remontons la rue de la Fontaine Blanche pour admirer au numéro 35, la maison Félèp du nom de son propriétaire qui y avait son atelier de verrier et peintre décorateur. La façade harmonieuse nous présente un entrelacs de briques, des bandeaux de céramiques, de mosaïques et de vitraux qu'il a lui-même réalisés.
Le lycée de l'Elorn se situe à l'intérieur de l'ancien Couvent des Ursulines et présente à nos regards son cloître bien conservé dans la cour.
Le Manoir de Keranden, rue Jehan Bazin, dont les bases remontent au XVIIème siècle a été transformé par l'architecte Joseph Bigot en 1823. Il a appartenu à l'industriel Joseph Boucher, représentant de la maison des Engrais Dior. Il appartient désormais à la ville de Landerneau.
En redescendant la rue de la Fontaine Blanche nous passons devant le Couvent des Capucins qui fut construit sur un domaine d'un hectare. La chapelle que nous longeons date de 1642. Après la Révolution et l'expulsion des derniers pères capucins, les bâtiments connaissent de nombreuses et différentes affectations.
C'est ici que commence la saga Leclerc en 1949. Edouard y ouvre son premier magasin.
En 2012 le Fonds Edouard et Hélène Leclerc pour la Culture (FEHL) y est créé.
Il nous reste à visiter un monument étonnant et qui fait la fierté des landernéens, l'église Saint-Houardon. L'église primitive se trouvait près du port mais, devenue trop petite, elle fut reconstruite entre 1858 et 1860 avec le réemploi d'éléments de l'ancienne par l'architecte Joseph Bigot. L'édifice surprend par son clocher d'une hauteur de 63 m et par son porche sculpté de 22 m. Elle est surnommée l'église aux gargouilles, on en dénombre pas moins d'une soixantaine !
Les décors intérieurs sont aussi surprenants. Les statues anciennes cohabitent avec des vitraux commandés pour la nouvelle église et des toiles de l'artiste Yan' Dargent, *pseudonyme de Jean Edouard Dargent, né le 15 octobre 1824 à Saint-Servais (29) et mort le 19 novembre 1899 à Paris. C'est un peintre illustrateur français. La majeure partie de son œuvre picturale est consacrée à sa région natale, la Bretagne (source wikipédia).*
Nous avons parcouru quelques kilomètres et il est temps de regagner les quais pour le pique-nique tant désiré.
Nous avons eu un aperçu du passé historique, patrimonial et industriel de cette cité qui ne manque pas d'atouts. Je finirai cet exposé par l'explication d'une anecdote qui nous est parvenu jusqu'à nous, un fleuron des expressions françaises : « Ça va faire du bruit dans Landerneau ! ».
Son origine possible vient d'une pièce de théâtre du rennais Alexandre Duval, « *Les héritiers* » représentée à paris en 1796. Dans un château des environs de Landerneau nous apprenons le naufrage du propriétaire, Antoine Kerlebon. Mais son inattendu retour surprend son valet Alain qui

s'exclame : « *Antoine, oh le bon tour, je ne dirais rien : mais cela fera du bruit dans Landerneau !* » L'expression plut si bien au public qui s'empressa de l'utiliser chaque fois qu'un évènement inattendu se produisait. Le nom de Landerneau fait partie de ces noms propres tombés dans le parler commun. Aujourd'hui, cette expression se dit d'une nouvelle de peu d'importance, mais de nature à piquer la curiosité publique.

L'après-midi, nous prenons la direction de La Roche Maurice, cité qui jouxte Landerneau pour une petite randonnée et la découverte de ce village surprenant.

Vues sur l'église de La Roche-Maurice et son château-fort ruiné.

Nous partons pour un petit circuit qui nous conduit dans la vallée du Morbic, un petit ruisseau attrayant qui nous accompagne par son doux chant dans un paysage bucolique. Nous le quittons pour monter dans un bois en suivant un layon qui batifole et serpente en contournant les gisants des arbres décimés par la tempête Ciaran.

Puis le chemin aboutit à une petite route vicinale peu empruntée qui conduit sur les hauteurs de la Roche Maurice qui nous apparaît comme un petit village de moyenne montagne.

Nous descendons la pente par un escalier pour rejoindre le centre bourg et parvenir à la quintessence des enclos paroissiaux de la région.

L'église Saint Yves de style renaissance léonarde est un bijou architectural présentant de magnifiques vitraux et statues anciennes. Mais l'élément le plus remarquable est son jubé du XVIème siècle, cette cloison en bois finement sculptée qui sépare le chœur de la nef. C'est un kaléidoscope polychromique représentant quelques apôtres, des personnages bibliques mais aussi des êtres fantasmagoriques. La tribune domine le chancel (*la clôture*) et la poutre de gloire surplombe l'ensemble. Attardez-vous et scrutez les détails de cette bande dessinée presque grandeur nature, vous serez surpris !

A l'extérieur l'ossuaire est un bijou ciselé de granit qui force l'admiration. Nous pouvons voir la personnification de l'Ankou au dessus d'un bénitier avec son phylactère portant l'inscription : « Je vous tue tous. »

Les ruines du Château de Roc'h Morvan se situent sur un piton déchiqueté que nous contournons pour bénéficier du superbe point de vue.
Puis nous descendons dans la vallée pour remonter illico par une route qui nous conduit à l'orée du bois du Pontois qui nous accueille par un pittoresque sentier forestier qui s'insinue en son sein. Soudain nous sommes surpris par un amoncellement d'énormes rochers qui encadrent des cavités le tout dans un décor époustouflant, les rhododendrons sauvages ont pris possession des chaos. Les flashes crépitent dans ce décor irréel.
Puis nous redescendons en croisant la stèle des fusillés qui nous rappelle le douloureux destin des résistants durant la seconde guerre mondiale.
Ainsi s'achève cette incursion au pays de Landerneau qui nous a fait découvrir nombre de ses facettes. Il est l'heure de profiter des derniers instants de cette journée mémorable et de savourer ce moment d'amitié partagé sur le front de mer au centre Moulin-Mer à Logonna-Daoulas.

Mercredi 22 mai 2024

C'est déjà le dernier jour de notre échange qui, avouons le, se déroule à merveille. Les cieux ont été pour l'instant sympathiques avec nous. Après le petit-déjeuner et le chargement des bagages, nous prenons la direction du Faou qui est un village niché au fond de la ria de la rivière éponyme.
C'est une petite commune qui fut un port important de la rade de Brest. Elle est située au carrefour entre le Léon et la Cornouaille.
Depuis 2016 elle appartient au cercle « des petites cités de caractère » et est inscrite comme « port d'intérêt patrimonial » depuis 2019.
Le Faou est réputé pour ses maisons à pans de bois, son église Saint-Sauveur et le village de Rumengol qui lui est rattaché.
C'est aussi ici que se situe le siège du Parc Régional d'Armorique.
Nous déambulons à travers la rue principale qui aligne ses maisons à pans de bois dont certaines sont couvertes d'ardoises. C'est l'ambiance Moyen Âge assurée. Nous débouchons sur la place principale

bordée de commerces. C'est un des deux axes principaux qui conduit à la presqu'île de Crozon, la circulation y est donc dense en cette matinée.

Le Faou, vue du port

Rumengol, un des retables de l'église

Nous longeons la route de Landerneau, prenons la piste cyclable qui conduit à Rumengol avant de tourner dans un chemin à droite . Nous plongeons dans un bain de nature avec des panoramas sur la campagne environnante qui est très boisée. Nous débouchons sur une petite route vicinale qui nous conduit au village de Rumengol. Nous passons l'école Diwan, traversons la route principale et prenons immédiatement une impasse qui nous conduit à l'enclos de Rumengol. C'est une agréable surprise qui nous attend en poussant la porte de l'église. Nous n'en croyons pas nos yeux ébahis par le spectacle qui s'offre à nous. Nous sommes éblouis par la magnificence des retables de style baroque illuminés par la lumière blafarde de l'éclairage parcimonieux et celle des cierges qui se consument soulignant les détails de ces œuvres monumentales. La statue de Notre-Dame de Rumengol trône en majesté sur son piédestal.

On me demande le pourquoi de telles splendeurs dans un si petit village. La Vierge de Notre-Dame de Rumengol a été couronnée par le pape Pie IX le 30 mai 1858, ce qui en fait la première de Bretagne. C'est l'un des sites religieux les plus fréquentés de la région. Son église ouverte tous les jours accueille visiteurs et pèlerins. Deux pardons par an à la Trinité et à l'Assomption rassemblent une foule immense.

Ce sanctuaire entièrement classé comprend une église du XVIème siècle, une enceinte partielle avec échalier, une porte d'entrée monumentale sur le placître, un calvaire de 1450, une chapelle du couronnement de 1880 et une fontaine miraculeuse du XVIème siècle située à proximité.

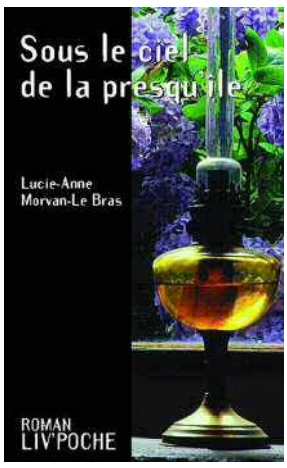
Dehors, nous nous avançons sur le placître pour admirer l'édifice abritant l'autel où sont donnés les offices lors des pardons et le cimetière en contrebas. De ce point de vue nous apercevons le moutonnement des collines boisées qui embrassent l'horizon ; on se croirait dans un paysage de moyenne montagne !

Nous reprenons notre cheminement en passant devant la fontaine située en contrebas de la route et grimpons un chemin qui débouche dans un hameau aux maisons présentant un appareillage de schiste caractéristique de ce terroir. Nous descendons la vallée et l'avant-garde franchit le ruisseau par une passerelle qui se cache à nos regards sur notre gauche, passerelle dissimulée par les hautes herbes. Nous attendons dans l'exaltation les suivants qui arrivent et qui, ne voyant pas le pont, se mouillent les pieds. C'est la rigolade assurée !

Le chemin monte et débouche sur une route de campagne. Au carrefour suivant nous prenons celle de gauche qui nous conduit au hameau de Stang Eolen. Nous aurions du faire une boucle forestière Mais lors de la reconnaissance du circuit, le joli layon que nous avons emprunté a conduit à un maelström inextricable, un chaos d'arbres enchevêtré résultat de la tempête Ciaran ! Nous avons donc demandé l'autorisation pour traverser le hameau. Nous remercions la propriétaire qui nous a accordé le droit de passage.

Le chemin qui se dessine nous conduit sur la route du Faou qui enjambe la voie express. Nous arrivons à l'église où soudainement les nuages décochent leurs gouttes. Le pique-nique nous est servi sur place et nous nous réfugions sous le porche de l'église pour le déguster au sec.
Sont-ce les pleurs retenus des adieux déchirants que le ciel nous envoie, toujours est-il que le pique-nique avalé à la va-vite, tout le monde s'empresse vers les voitures. Les adieux mouillés sont vite expédiés, il pleut dru. Nous sommes très peu à rester. Nous souhaitons bonne route à ceux et celles qui nous quittent et nous nous disons à l'année prochaine pour une nouvelle destination vendéenne qui assurément comblera nos aspirations.
Nous nous engouffrons dans un bar de la place principale pour apprécier un café bienvenu qui réchauffe nos corps transis. C'est l'occasion d'échanger sur ce séjour qui selon les participants les a comblés tant par la diversité des chemins empruntés, les villes et villages traversés ainsi que la bonne humeur qui s'est instillée tout le long de cette parenthèse enchanteresse.
Vous vous demandez pourquoi, puisque nous logions à Logonna-Daoulas, nous n'avons pas pérégriné autour de ce village. C'est encore un effet néfaste de la tempête Ciaran qui a occasionné d'énormes dégâts sur les chemins de cette commune, l'une des plus touchées du Finistère. Nous avons donc du au pied levé modifier notre programme.

(1) Sous le ciel de la presqu'île



La vie sur l'Île Longue avant…

La vie est dure à l'île Longue en 1892 quand naît la petite Marie, dernière-née d'un père mi-paysan, mi-pêcheur récemment veuf. Sa vie subie plus que choisie sera jalonnée de nombreuses peines et quelques bonheurs.
C'est le Portrait d'une femme d'une autre époque que l'auteur, Lucie-Anne Morvan-Le Bras nous conte, la vie de sa grand-tante qui passa sa vie à l'Île Longue sur la presqu'île de Crozon.
L'expulsion de sa terre de cœur par la Marine Nationale pour la construction de la base sous-marine sera plus encore que la vieillesse, un véritable naufrage.
Liv'éditions : 7,47€

CIARAN, la maudite…

La tempête Ciaran qui a déboulé sur l'Europe s'est transformée en ouragan rappelant de douloureux souvenirs pour celles et ceux qui ont connu celle d'octobre 1987. Des records ont été battus avec des pointes de vent dépassant les 200 km/h dans le Finistère. Dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre 2023, les éléments se sont déchaînés. Notre département est passé en vigilance rouge.

Alors que je m'assoupissais, angoissé par les rafales de vent qui fouettaient la façade, secouaient les volets et faisaient craquer la charpente, une sonnerie stridente a retenti me sortant de ma torpeur. Sur mon portable un message alarmant s'est affiché, message interdisant toute sortie et invitant les habitants à se calfeutrer eu égard aux vents violents qui allaient empirer. Déjà les bourrasques redoublaient crescendo, par saccades le vent hurlait sa colère dans une atmosphère de fin du monde…

Autant vous dire que je n'ai pas trouvé le sommeil et au petit matin résonne cette même sonnerie stridente à vous glacer les sangs. Le message nous indique de ne pas sortir, de ne pas prendre la route tant il y a de dégâts.

Je me lève avec une grande appréhension. La maison est debout mais ai-je encore un toit ? J'ouvre les volets et constate qu'il est bien présent. Je sors faire un tour dans mon jardin qui est sans dessus-dessous. Des branches d'arbres venues de je ne sais où jonchent ma pelouse et même mes arbustes sont déterrés, un forsythia est fendu en deux !.. C'est une vision d'apocalypse.

Mais il y a plus grave, je n'ai plus d'électricité ni de téléphone et, qu'en je m'apprête à faire ma toilette, l'eau ne coule plus au robinet. Evidemment je n'ai plus de chauffage, la rançon du tout électrique. Mais l'homme est toujours inventif quand il est confronté à des difficultés. Je dispose d'une cuisinière à gaz, je suis sauvé. Je pourrai manger chaud. Comme il fait froid j'ouvre la porte du four et une délicieuse chaleur m'enveloppe. Pour le café je bricole une cafetière à l'ancienne avec une bouteille d'eau en plastique, un filtre et le tour est joué.

Il faudra prendre son mal en patience ; les pertubations dureront plusieurs semaines tant les dégâts sont importants.

Quant aux routes elles sont devenues impraticables tant d'arbres gisent à terre. Ils ont encore leurs parures automnales ce qui a offert au vent une prise supplémentaire et par conséquent accentué les dégâts. Il faut maintenant parer au plus pressé, l'Equipement et les bénévoles œuvrent pour rendre à nouveau accessible le réseau routier.

Mais pour nous randonneurs, une question se pose : dans quel état sont nos sentiers que nous aimons tant sillonner ? Nous avons établi un programme, pourrons-nous l'assurer ?

Nous allons sur le terrain et le tableau qui se dresse devant nous est apocalyptique. L'ouragan à sévi, chose surprenante, dans les vallées. C'est un véritable capharnaüm d'arbres et de souches enchevêtrés, un cimetière inextricable ! Comment allons nous rétablir la situation, nos chemins sont impraticables ?

Il va nous falloir du courage et retrousser nos manches. Nous faisons appel aux bénévoles et organisons un programme d'élagage. Beaucoup de marcheurs répondent à l'appel. Sous l'égide de Marcel MASSON, nous organisons un calendrier pour le déblaiement des sentiers.

Nous œuvrons sur les communes de Pluguffan, Locronan, Plogonnec (Saint Albin) Tourc'h… Le travail qui nous attend est titanesque.

Les tronçonneuses entrent en action et leurs ronronnements emplissent les vallées. Non seulement il faut débiter des fûts énormes mais il faut aussi dégager des tas de branches et trouver des endroits pour leurs stockages. Nous n'en voyons pas le bout. Et pourtant peu à peu nous réussissons à rouvrir certaines portions de chemins, le travail enfin récompensé.

Je ne remercierai jamais assez toutes les personnes qui ont répondu présent à cet appel et cet énorme élan de générosité qu'il a soulevé.

Quand à notre programme, il a fallu le modifier et l'établir mois par mois. Nous avons privilégié les chemins praticables. En amont il a fallu faire la reconnaissance systématique des circuits et nous y sommes parvenus. Merci à toutes les personnes qui se sont impliquées à son élaboration.

Récemment nous avons repris notre train-train et présentons à nouveau un programme trimestriel. Mais nous constatons qu'il y a beaucoup à faire encore et que les tempêtes récentes ont occasionné des dégâts. Des arbres sont à nouveau tombés et barrent certains chemins. Il va falloir derechef remettre sur le métier des journées d'entretien, c'est le tonneau des Danaïdes !

Je me suis aperçu, au cours de mes reconnaissances, que certains chemins n'ont pas été déblayés et que nous risquons de les perdre. Donc de nouveaux chantiers en perspective nous attendent.

MERCI A TOUTES ET TOUS LES BENEVOLES POUR VOTRE TRAVAIL !

André Bagot

EXPRESSION DIRECTE

Mettre le nez dehors
Par ce temps de chien
Et ce froid de canard :
C'est perdre la boussole.

Mais le bruit court
Que les stylos fuient
Que les crayons marchent :
C'est le monde à l'envers !

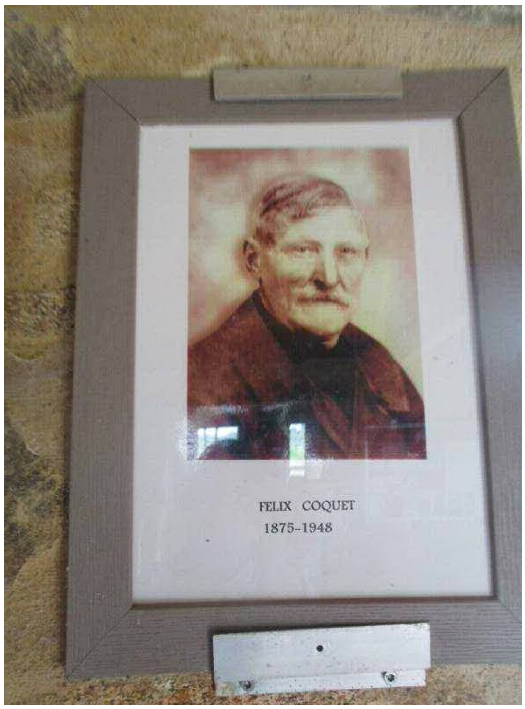
Les gardons ne sont plus frais,
Les carpes ne sont plus muettes,
Les baleines ne rient plus,
Y-a-t-il anguille sous roche ?

La raison de ce remue-ménage :
Ne cherchez pas midi à quatorze heure,
Mais motus bouche cousue,
La vérité est au fonds du puits.

André Bagot

TI FELIX

Il est un havre de paix qui domine la falaise du côté de Goulien, un abri qui sied aux poètes et aux rêveurs qui viennent y goûter l'esprit des lieux. C'est un endroit isolé battu par les vents qui vont content les fortunes de mer quand la mer rugit et roule ses rouleaux d'écume sur les galets qui bruissent dans un vacarme épouvantable de fin du monde. Il faut courber l'échine face aux éléments déchaînés, lapper les embruns qui viennent vous fouetter le visage quand le temps est en colère et que la cacophonie des bourrasques vous happe dans sa bacchanale.
Mais quand le ciel s'assagit et que les rayons du soleil daignent baigner ce petit coin de paradis, distillant ses ombres et ses reflets de lumière sur la lande qui ondoie sous la brise, nous sommes au firmament de la zénitude. Les ondes bénéfiques vous apaisent. Vous regardez vers l'horizon cette mer où s'effilochent les courants qui marbrent de leurs couleurs irisées cette vaste étendue qui vient mourir en vaguelettes bordées d'écume sur la grève, une symphonie apaisante où la brise en chef d'orchestre vous distille ses notes qui s'évanouissent par delà le landier, symphonie accompagnée par les cris stridents des oiseaux marins qui inscrivent leurs accents circonflexes à l'envers dans cet éther chamarré où le soleil joue l'artiste.
Cet abri a une histoire et quelle histoire !



A cette époque, la loi littorale était aux abonnés absents et la préservation du paysage et du patrimoine n'était pas dans l'air du temps. La vie était très rude dans cette contrée sauvage ; il fallait lutter contre les éléments pour vivre et même survivre.
Au village de Kermaden, le dénommé Félix Coquet vivait chichement avec son épouse. Ce couple est mal assorti, la femme est d'un tempérament maladif et a tendance à s'emporter facilement. Un jour une énième dispute éclate et elle menace Félix avec une louche. Ce dernier la lui arrache des mains et lui assène un coup avec au visage. Son épouse porte plainte pour coups et blessure. Son mari écopera d'une amende de 30 francs.
Pour échapper à ce climat délètère, Félix décide de s'octroyer des moments de solitude, des parenthèses de calme dans ce climat électrique. Il décide de s'installer sur la lande de Kermaden, juste au dessus des falaises à 120 m en retrait du bord de mer.

Il se construit une petite maison sur le landier hostile en 1927. Il n'y a pas de source, ni d'électricité. Il y vit donc en ermite, loin de son épouse acariatre. La légende dit qu'il s'y installa avec une vache, une poule et un canard, un Noé sur cette mer d'ajoncs et de fougères dans son arche Ti Félix. Les conditions de vie sont difficiles dans cette pièce unique où il dort dans un hamac mais il est au paradis. C'est sans doute un philosophe, car pour vivre dans ses conditions, il faut disposer d'un caractère bien trempé. J'imagine les conditions de vie dantesques quand la saison des tempêtes apporte son lot de désolations. Félix est allongé dans son hamac, les yeux ouverts dans la pénombre à peine éclairée par la flamme tremblotante du bougeoir, sursautant au rythme hoquetant des soupirs de la soupente qui gémit sous les assauts tempêtueux. A quoi peut-il penser dans cette solitude érémétique ?
Puis l'écheveau de la vie de Félix a déroulé son fil qui s'est cassé en 1948. Son abri s'en est allé en charpie au vent des mauvaises saisons. Oubliée cette vie heureuse dans ce paradis de guingois. Il ne

reste plus que les moignons des murs écroulés et deux pignons qui se dressent encore vers ce ciel, implorant une résurrection. Les ronces et les fougères sont désormais les habitants de ce lieu à l'ombrage de quelques pins erratiques qui se tordent sous les assauts des tempêtes. Mais prêtez l'oreille. Vous entendrez des chuchotements lointains qui se font de plus en plus présents, ils vous conteront la vie heureuse de Félix dans cet éden du bout du monde.
Puis la loi littorale est édictée. Elle interdit toute construction à usage domestique dans les zones proches du rivages. Seuls des usages liés à la gestion du site, les sentiers de randonnée par exemple, sont autorisés.
La résurrection du site se réalise quand la commune de Goulien acquiert les ruines et 5 000 m2 de terrains attenants. Un projet voit le jour qui prévoit la remise en état du bâtiment avec la pose à l'intérieur de panneaux didactiques à l'intention des randonneurs, des panneaux d'information sur la faune, la flore…
La nouvelle maison de Félix est conçue pour être également un lieu de halte dans le cadre grandiose de la Pointe du Raz en Cap Sizun qui est classée « Grand Site de France ».
Au cours d'une randonnée, nous avons pique-niqué dans ce lieu chargé d'histoire qui surplombe la baie de Douarnenez. Du haut de ce promontoire nous avons une vue panoramique inoubliable sur la presqu'île de Crozon.
Que penserait Félix de la nouvelle destination de son petit coin de paradis terrestre ?
De là-haut il doit sourire, nous adresser un clin d'œil, heureux de ne pas être oublié. Revivre une nouvelle destinée n'est-ce pas le rêve de chacun.
Je vous invite à pousser la porte de ce lieu minimaliste où Félix a coulé des jours heureux malgré des contingences de vie spartiates. Le bonheur tient à peu de chose, il faut savoir le saisir quand il passe à votre portée, mais faut-il encore le voir !

André Bagot

« Mon pied droit est jaloux de mon pied gauche. Quand l'un avance, l'autre veut le dépasser. Et moi, comme un imbécile, je marche. » **Raymond Devos**

La grande randonnée vers Paris du 13 au 17 mars 2024

La traversée du Finistère du Faou jusqu'à Carhaix

Lorsque j'ai reçu un mail m'informant de la Grande randonnée vers Paris, organisée dans le cadre des JO et proposée par le comité départemental de randonnée pédestre, je me suis interrogée. De quoi s'agissait-il exactement ? Je n'avais jamais imaginé qu'une contribution de ma part aux JO de l'été 2024 à Paris pouvait être possible.

Il m'était donc proposé de randonner en itinérance du Faou jusqu'à Carhaix en réservant individuellement mes hébergements. Après réflexion, je décidais d'y prendre part. Je me suis donc mise en chemin de trouver des hébergements. Rapidement, je me suis rendue compte de la difficulté à trouver des lieux d'accueil sur le parcours car je n'aurai pas de voiture. Reviendrai-je ou non à ma voiture le soir ? Porterai-je mon bagage ? Irai-je seule ou accompagnée ? Marcher 20/25 kms par jour sur 5 jours avec un genou affaibli, était-ce possible ?... Tant de questions se sont bousculées dans ma tête alors que je n'avais encore jamais randonné en itinérance. Randonner est un réseau auquel j'appartiens. Me vient alors l'idée d'appeler le comité départemental ; l'Histoire commence...

Marcel du comité départemental me rassure très vite. Des gîtes d'étape existent, je vais trouver. Je lui demande aussi où le comité sera hébergé et quelle est l'organisation prévue. Il m'assure qu'une navette effectuera chaque soir le retour vers son véhicule. Je prendrai donc mes pique-niques avant de partir et prévoirai des thermos d'eau citronnée gingembre qui est mon régal du moment.

Je vais donc prendre le chemin. Pourquoi ? Un défi personnel ou un besoin de grand air, de découvertes ? Peut-être n'y a t il juste aucune réponse à apporter sauf celle de marcher à côté d'autres marcheurs inconnus qui très vite me deviendront familiers. Je suis partie et voilà tout, appelée par le Chemin !

C'est une épreuve, je m'y engage et je suis prête.

1er jour : Le Faou – Saint Rivoal ; mercredi 13 mars 2024.

J'ai pris ma voiture à 7h 30 pour arriver au point de départ à 9h. Quelques frissons liés à l'inconnu me parcourent le corps mais je sais et ressens que tout va bien se passer.

La ville du Faou est bien petite mais arrivée au centre ville je ne trouve personne. Pourtant, je ne vois pas d'autres lieux de départ. Je tourne, interroge un passant puis un autre qui m'indique que le départ est donné sur l'autre quai. Il m'indique la route par un geste de la main. Je comprends qu'il

convient de descendre la ruelle. A quelques encablures, j'aperçois les vestes, les bâtons de marcheurs et l'effervescence d'un groupe sur le départ. Plus **de 120 personnes** sont présentes.

Je me gare, sors mon sac et me voilà au rendez-vous. La presse est présente, la télé aussi. Une arche dressée sur le parking annonce la grande randonnée vers Paris. J'y suis et je suis fière d'y être. Comment l'exprimer ? Ma satisfaction passera par la mise aux pieds de mes chaussures et l'enfourchement de mon sac à dos.

Après quelques kilomètres, j'apprends que le chemin que nous devions emprunter est interdit. Nous ferons donc une boucle autour du Faou puis nous arriverons à l'**Eglise Notre Dame de Rumengol**. C'est une petite merveille que je découvre ; le Haut lieu des pèlerinages et des pardons du Finistère. Aussi belle dedans que dehors. Souvent, j'en avais entendu parler mais sans jamais y pénétrer et même y passer.

Après cette boucle autour du Faou, par une ligne droite, nous revenons au point de départ pique-niquer. Il fait beau. Après avoir pris le déjeuner face à la rivière, non loin de personne, je vois les randonneurs quitter les lieux. Où vont-ils ? Pourquoi partent-ils déjà ? En réalité, j'ignore le nombre de personnes que peut drainer un tel événement : 20,30, 50 ou 150 personnes sur la journée ? Un peu sur la réserve, je me dirige vers le comité départemental pour mieux comprendre l'organisation. Après tout, c'est bien avec eux que je vais passer la soirée ce soir, je peux donc les interroger.

Mes doutes dissipés par les ambassadeurs, je prends ma voiture autour de 13h30 pour me rendre au Parc Naturel Régional d'Armorique. La balade est belle ; les paysages magnifiques. Le rythme de la marche est agréable. Je chemine seule et ça me va bien. Vers 17 heures, après avoir **parcouru 23 km** nous arrivons à Saint Rivoal. Le comité d'accueil de la commune arrive. Un pot est servi. Le maire après avoir fait son mot introductif pose un pin's sur la banderole de la grande randonnée indiquant le passage de la Grande randonnée par sa commune. La convivialité s'installe. Je commence à parler à mes voisins et me sens déjà un peu intégrée au groupe. Je prends ma chambre, un petit nid de 2 m2 ; je m'y installe.

Comme beaucoup de randonneurs, l'idée est de marcher et non de dépenser des sommes pour une nuit. La priorité est de pratiquer la rando, véritable pratique sportive et non de faire du tourisme 3 étoiles.

A la sortie de ma chambre, j'apprends que nous sommes attendus dans un petit restaurant du Village. Avec plaisir, j'y prends part. Les 23 km parcourus m'ont ouvert l'appétit. La jeune restauratrice qui a ouvert son restaurant spécialement pour nous, nous régale. Que c'est agréable de se sentir si bien accueillis. Le repas est simple mais succulent. C'est bon de manger local. Un verre de vin accompagne le repas. La joie est là.

Nous regagnons nos chambres repus et légers par cette belle journée. En ce premier jour, je me sens heureuse.

2ème jour : Saint Rivoal – Brennilis ; jeudi 15 mars 2024

Le chemin est une force, il me donne envie de repartir même si parfois il est un peu long par la météo capricieuse qui nous accompagne. J'apprendrais d'ailleurs, au cours de mes interactions qu'un vrai randonneur, en Bretagne, ne se soucie jamais du temps qu'il fera, sinon il ne partirait jamais !

Le rythme du matin est rapide. Nous sommes **plus de 100 randonneurs** réunis pour le départ. Des filles habituées aux Audax partent d'un pas rapide oubliant qu'elles font partie d'un groupe. Je décide de marcher à mon rythme ; la semaine n'est pas finie. Quelle serait ma déception si je devais mettre fin prématurément à mon périple ! Je marche dans les cailloux ; connectée à la nature, j'apprécie ce bonheur simple d'être là. Je grimpe pour gagner le **Mont Saint Michel de Brasparts** à 388 m d'altitude. Tous mes sens s'éveillent, je m'émerveille. Le décor des landes dans un paysage lunaire est fabuleux. La musique du vent est un chant qui m'est peu familier et que j'apprécie pour sa spécificité. La pierre semble plus dure qu'ailleurs. Jamais, je n'avais fait la démarche de venir jusqu'ici. Ma respiration écourtée par les nombreux escaliers à grimper et par la puissance du vent, les pierres sur le chemin, la

descente difficile dans les caillasses m'amènent à en faire le parallèle avec le Chimborazo en Equateur. De bons souvenirs émergent de ce voyage.

La chapelle du Mont Saint Michel de Brasparts est un joyau de la nature, l'emblème des Monts d'Arrée. Elle a été évitée de peu par les incendies de l'été 2022. Habillée d'une croix et d'un autel ultra modernes, chacun en pensera ce qu'il souhaite mais je trouve que c'est une belle réussite même si le don de 650 000 € réalisé par Pinault auraient pu être plus utile ailleurs.

Sur cette route très escarpée, parfois, on se parle ; parfois on marche dans le silence. On croise un regard, on regarde vers soi. On marche l'un derrière l'autre ou l'un à côté de l'autre sans jamais pour autant s'installer dans l'indifférence de son voisin. Le panorama est grandiose, la vue magnifique et splendide. On marchera encore et encore pour nous arrêter vers 13h à Botmeur dans un camping pour le pique nique. Nous avons réalisé 13,500 km ce matin. Un rideau de bruine accélérera la pause du déjeuner. Il fait froid.

Nous repartons par une route pentue pour rejoindre les chemins détrempés du centre Finistère. Marcher dans la boue, s'enfoncer quelques centimètres est fréquent, pas très agréable mais c'est le chemin. Les traces d'autres randonneurs nous permettent d'éviter les trous d'eau nombreux en contournant la route.

Je mesure la profondeur de la nature dans ces coins très retirés du Finistère.

Pressés par les averses intermittentes, nous atteignons Brennilis vers 15 h après avoir **parcouru 19,500 km**. Des gens râlent inquiets de devoir patienter jusqu'à 17 h l'heure du bus. Je perçois une fois de plus dans ce monde, le manque de tolérance et de gratitude vis à vis des personnes qui s'investissent dans l'intérêt de tous.

Je pars récupérer ma voiture à Saint Rivoal. A mon retour, le pot d'accueil de la mairie est servi. Comme j'ai faim je me laisse gagner par le goût salé des chips. Même la culpabilité d'engloutir ces « saloperies » ne me freine pas dans mon élan.

C'est un vrai luxe d'arriver dans la chambre d'hôtes que j'avais réservée par défaut. Par défaut, en effet, car lors de la réservation, la propriétaire de l'Auberge du Youdig m'avait attesté qu'il n'y avait plus de place dans le gîte d'étape. Après le repas partagé, où j'ai fait connaissance avec Huguette, je file sous la pluie jusqu'à ma chambre. Par un massage bienfaisant de mes pieds, je les remercie de me porter chaque jour. A 21h30, je tombe de sommeil.

Le lendemain, après un petit déjeuner breton gargantuesque, je repars sans avoir eu le temps de découvrir l'écomusée.

3ème jour : Brennilis – Huelgoat ; vendredi 16 mars 2024

Le temps nous permet de nous adapter au chemin, aux creux, aux bosses, aux trous d'eau qui jalonnent le parcours. On crapahute sur les talus pour éviter les mares d'eau et mes bâtons sont alors d'une aide précieuse. Je marche en prêtant bien attention là où je pose les pieds. Il s'agit d'aller au bout, de gagner l'arrivée entière et en forme.

Assez vite, je perds mes habitudes quotidiennes. Je me sens lavée de mes soucis et purgée d'émotions parfois anxiogènes.

Après avoir marché les deux premiers jours, plutôt en connexion avec la nature, ce 3ème jour, je fais des rencontres amicales. Christine, Claire, Delphine du Centre Alpin du Finistère à Brest se rapprochent de moi. Christine me témoigne de son parcours de randonneuse en France mais aussi en Espagne. Je découvre un nouveau monde celui des randonneurs aguerris. Son parcours est admirable. Randonner seule est une nouvelle dimension. En serais-je capable ? Je l'écoute, partage avec elle. Elle m'explique que pour réaliser sa soif de voyages, elle fait de l'échange de maison. Tiens donc... J'y pense depuis longtemps aussi. A cette évocation, je me dis que le temps est peut-être venu pour moi aussi de concrétiser ce projet. Et si comme elle, je partais marcher seule pour quelques jours ? Mon visage s'éclaircit, s'illumine ; un nouveau projet prend naissance en moi.

Sentir la Solidarité, avec un grand **S**.

Se sentir en relation avec des personnes qui me ressemblent, est une source nouvelle d'énergie.

Un esprit de famille m'enveloppe délicatement.

La rando est source d'équilibre physique, psychique, salvatrice de nombreux maux. Marcher sur quelques jours me procure de nouvelles sensations. Mes jambes fatiguées, la veille, je repars sans fatigue le lendemain. Ce 3ème jour, **47 personnes** reprennent la route. Nous pique-niquons dans un champ face au soleil. Delphine qui fête son anniversaire partage des cannelés maison. Un régal pour les papilles. Contrairement à ce que j'aurai pu croire, on ne maigrit pas à marcher car on partage un chocolat, un gâteau et on a faim en fin de journée.

Le chemin de ce jour est court, **à peine 20 km**. Nous arrivons à Huelgoat autour de 15h30. Le pot d'accueil du maire est servi sous la pluie, le pin's sur la carte de randonnée posée, que faire ? Rentrer à Quimper ou retourner dormir à Brennilis ?

Finalement, je décide de rentrer à Quimper.

Un sentiment de légèreté et de satisfaction pénètre mon corps.

J'arrive à Quimper, comme sur une autre planète. La vie est tellement différente de la ville à la campagne. J'ouvre la porte de la maison et reprends possession des lieux.

4ème jour : Pause

Nous partons en vélo au marché de Quimper. Le vélo c'est encore de nouvelles sensations.

Rencontrer Hélène, Isa et Jean-Claude sur la place du marché me rappellent que ma vie est bien ancrée ici.

Histoire de rester en jambe, nous réalisons dans l'après-midi une petite randonnée à l'Ile Tudy d'à peine **10 km**.

5ème jour : La Vallée des Saints – Carhaix ; 17 mars 2024

Je deviens une « vraie » marcheuse.

Le rendez-vous est prévu à 7 h 30 au départ de Quimper avec Raymond et Nicole des Marcheurs de Cornouaille. Chaque jour est différent mais aujourd'hui en plus, Arnaud m'accompagne. Il a pris soin de préparer une salade composée pour ce midi. Par avance, je m'en régale. Les 3 jours précédents, mon seul déjeuner était sous vide.

Arrivés à la Vallée des Saints dans la bruine, je découvre les statues de 7-8 mètres de haut. J'ai souvent eu envie de venir ici sans jamais faire le pas. Près de 170 statues semblent former une grande famille sur les hauteurs de Carhaix. Suis troublée par la présence de ces monuments.

Nous sommes près de **100 marcheurs au rendez-vous** de ce dernier jour ; 17 des Marcheurs de Cornouaille. Mon plaisir de marcher, de me retrouver avec les autres, est chaque jour renouvelé. La déviation du chemin par l'ONF nous oblige à rester le plus souvent sur la route.

Sur le chemin, nous rencontrons un agriculteur du coin, il est surpris qu'une Quimpéroise ne connaisse pas le Centre Finistère. Ah bon... Très vite, nous échangeons sur le Chemin de Compostelle qu'il a déjà réalisé. Le Monsieur nous explique comment préparer son voyage. Une permanence existe à Quimper « Compostelle Bretagne » qui apporte des conseils, des cartes, des guides, des hébergements pour préparer son périple. J'ignore quand je réaliserai ce projet mais je le ferai.

Ce dernier jour de la Grande Randonnée, nous avons **marché 23,500 km**. Marcher sur la route, fouler des pas sur une terre désertique est parfois un peu difficile mais c'était la route à emprunter pour clôturer ce périple à Carhaix. Hormis les cris des enfants sur le terrain de foot, rien ne semble se passer dans cette ville ; il manque beaucoup de vie, de joie ici. Arrivée à Kérampuil les ambassadeurs des Côtes d'Armor nous attendent pour le passage de la flamme olympique (fictive évidemment) qui se rendra jusqu'à l'arrivée à Paris.

Je retrouverai à l'arrivée par surprise, Huguette, joliment maquillée, présente pour me donner son numéro de téléphone. Son sourire est une invitation à nous retrouver sur de nouveaux chemins. J'en suis émue.

Au total, un périple de près de **100 km en itinérance** sur des terres inconnues qui laisse en moi le goût et l'envie de poursuivre sur de nouveaux chemins.

La journée se termine par un pot de l'amitié dans la salle de sport de Carhaix qui redonne à la ville, le temps de quelques heures, le goût de la vie oubliée.

6ème jour : C'est gagné ! lundi 18 mars 2024.

Le voyage s'achève.

Avec humilité, je suis fière de ce parcours réalisé. J'accueille ce qui m'arrive. Je n'ai pour le moment aucun autre projet formalisé mais je marcherai encore et encore. Sur Compostelle ? Stevenson ? Le GR 34 ? Qu'importe, l**e virus m'a gagné !**

J'ai adoré pendant ce périple court mais intense, la découverte de nouveaux paysages, de nouvelles personnes ; m'émerveiller face à la nature enivrante a été un régal. La convivialité me reste ; un nouveau rendez-vous est fixé au 2 juin 2024 pour partager une rando avec les copines du Centre Alpin Français de Brest.

L'esprit de famille qui rassemble les randonneurs sur les chemins, dans les auberges me donne envie d'y retourner. On parle, on partage ses repas, un verre, on dort en gîte. J'ai découvert la randonnée itinérante et la foultitude de propositions qui existent proposées par la Fédération Française de Randonnée Pédestre.

Je me suis engagée à servir l'association locale des Marcheurs de Cornouaille et j'en suis fière. Donner, c'est aussi recevoir. Une évidence et pourtant pas si spontanée pour tous.

J'ai adoré être moi ! Gratitude à moi-même, gratitude à la Terre qui me permet de belles réalisations.

Claudine Pineau-Lidurin

Quimper le 22/03/2024

LA CÔTE DES LEGENDES

Par une journée ensoleillée, je vais découvrir le lieu où la légende dit que Saint Sezny, moine irlandais aurait débarqué dans l'estuaire de Quillimadec en 477 avec 70 disciples.

Il s'installa d'abord au Lerret du côté de Kerlouan avec un compagnon nommé Brévalaire et ils tirèrent au sort celui qui resterait au Penty de Kerlouan. Ce fut Brévalaire qui resta patron de Kerlouan. Sezny passa sur l'autre rive à Kerbrisant puis sur le site de l'église actuelle. Il y aurait bâti un monastère en un lieu qu'il nomma Guic-Sezny et y vécu en sainteté avec ses disciples jusqu'à l'âge vénérable de 127 ans. Il serait mort en 529.

Après sa mort, des irlandais vinrent enlever son corps pour le ramener dans son évêché d'origine. Les cloches des églises se mirent alors à sonner toutes seules pour alerter les guisséniens qui ne purent récupérer qu'un bras du saint homme. Ce dernier est conservé dans un reliquaire datant du 18ème siècle.

Je me dirige vers le Dibennou en passant par le corps de garde, en face Kerlouan. Je distingue Neïz-Vran (nid de corbeau) sans le brouillard épais de la veille. A certains endroits, les ravages de Ciaran sont encore visibles.

Me voilà sur la digue qui surplombe l'étang du Curnic avec une route en contrebas. A la surface du plan d'eau cygnes, canards, hérons, aigrettes et autres oiseaux d'eau se tiennent compagnie. Le marais du Curnic est l'un des nombreux espaces agricoles gagnés par l'homme sur le milieu maritime au XIXème siècle.

C'est en 1833 que fut construite la première digue entre la pointe du Dibennou et celle de Beg ar Skeïz. Ce fut un échec, elle fut renversée dès le premier hiver par une forte tempête. J'aperçois les ruines barrant Porz Olier.

Une nouvelle retenue sera construite en1834 plus en retrait du tracé précédent qui donnera naissance au polder actuel et à l'étang.

Plusieurs espèces de plantes orchidées et droseras sont protégées ainsi que des libellules et des papillons qui virevoltent de plante en plante.

Des passionnés de nature sont présents avec leurs longues-vues ou leurs objectifs et qui sont prêts à immortaliser une des 150 espèces d'oiseaux qui peuvent y passer dans l'année. C'est aussi l'un des rares marais à roselières du littoral nord de la Bretagne.

J'ai emprunté un chemin de découverte où il est possible de lire les panneaux qui relatent la vie en ce superbe endroit. Dommage que la marée soit basse !

Sur la digue, au sol est gravé un texte avec un schéma :

« Le saviez-vous ? »

Eaux douces et salées se mêlent dans le marais au travers des écoulements continentaux et des infiltrations marines.

En descendant le plateau, le ruisseau de l'Alanan rejoint par des canaux de drainage apporte de sérieux sédiments.

L'hiver venu, il inonde l'arrière-lagune.

A marée haute, la mer s'insinue entre les fentes des moellons de la digue.

Au loin le phare imposant de l'Île Vierge construit entre 1897 et 1902.

Il est le plus grand phare en pierres de taille au monde.

383 marches à gravir pour profiter de l'horizon.

A la plage du Zorn ce fut l'apothéose, cinq dauphins se donnent en spectacle.

Sur le sentier, à l'intérieur des terres, je réfléchis à la composition de mon repas du soir : oignons, carottes, échalotes, pommes de terre, poireaux, choux romanesco… mais pourquoi pas un de ces potimarrons qui poussent au pignon de ma maison de location !

Menthe Sauvage

LA MARLINIERE

Suite à un fait-divers qui avait fait grand bruit dans le Landerneau local de mon enfance, je vais vous conter son histoire avec mes souvenirs de gamin mêlés à de vagues réminiscences qui ont marqué cette époque.

Les souvenirs d'un passé pas si lointain coulent dans la rivière de mon enfance, le Cancaval. Mes pas me conduisent sur ses abords noyés de brume où les silhouettes dégingandées des arbres surgissent et s'inscrivent sur ce ciel plombé. De fines gouttelettes tissent un voile vaporeux qui amortit mes pas sur le chemin boueux où les feuilles mortes se délitent et crissent sous mes pas, blessant mon cœur attristé.

Dans un méandre, sur une légère éminence, se dresse une maison sans caractère qui est un havre de paix dans cette nature amante. Un retraité y a posé ses valises, a rénové la bâtisse et en a fait son refuge. Un charmant jardinet bien entretenu la ceint offrant à mon regard émerveillé toute la palette des tons mordorés de l'automne.

Mais connaît-il l'histoire qui imprègne ses murs ? Ne dit-on pas qu'ils conservent la mémoire des existences qui s'y sont déroulées. Ici vivait la Marlinière, la femme d'un certain Marlinier. Au Pays Gallo les villageois féminisent volontiers les noms, la femme prend donc ici vie dans toute son intégrité. C'était un singulier personnage qui hantera à jamais ma mémoire.

Du haut de nos dix ans, avec les autres enfants du village, nous explorions l'univers qui nous entourait et qui semblait pour nous aussi vaste que le monde. Nous aimions nous faufiler dans les champs de roseaux et surprendre les hérons, castors et autres bestioles qui peuplaient ce pays d'eau. C'était le vert paradis de notre enfance que nous foulions avides de grands espaces et qui font palpiter encore mon cœur aujourd'hui. Il reste toujours au fond de nous des parcelles rémanentes de notre vie d'antan qui surgissent à l'évocation d'un souvenir ou à l'aperçu d'un objet ou d'un lieu.

Je me souviens des cabanes que nous construisions de bric et de broc, des fours en glaise que nous fabriquions à l'abri des talus et dans lesquels nous cuisions les pommes chapardées dans les vergers et les châtaignes. Nous ne manquions jamais d'imagination pour agrémenter nos moments de liberté. Nous chassions l'ennui en inventant perpétuellement des jeux sans cesse renouvelés. Nous aurions pu vivre en autarcie tellement nous étions en symbiose avec cette nature si généreuse qui nous prodiguait à foison ses fruits, ses bienfaits, ses trésors à l'infini…

L'hiver, la flore dépérissait pour mieux renaître au printemps et la faune vivait en léthargie en espérant des lendemains qui chantent. Nous organisions des concours de glissades sur les mares gelées, ne ressentant aucunement les morsures de la bise. Quand la neige recouvrait la campagne de son blanc manteau, nous organisions des sempiternelles batailles de boules de neige. Nous nous amusions parfois à inscrire des cœurs et autres calligraphies dans la poudreuse quand nous nous soulagions, comparant nos œuvres éphémères dans l'hilarité générale. Nous exercions également nos talents en modelant d'énormes bonshommes de neige que nous habillons de nippes glanées dans les greniers. Un de mes camarades de jeu subtilisa subrepticement la pipe de son grand-père pour la placer dans la bouche fictive de son œuvre. Mais dans la nuit le redoux survint et au petit matin tout avait fondu. On ne trouva pas trace de la bouffarde emportée par les eaux. On ne pipa mot et l'aïeul dut se résoudre à s'en procurer une nouvelle.

Les jours ensoleillés d'hiver, la nature nous offrait des toiles de maître. Des filigranes de givre resplendissaient et s'étalaient sur la trame des buissons ; les toiles d'araignées étaient pour nous les parures abandonnées des fées.

Les beaux jours revenus, quand la température montait crescendo, nous plongions, pour nous rafraîchir, dans les mares et les rivières malgré les admonestations de nos parents. Nous n'écoutions pas leurs mises en garde préférant nous lancer des défis. Et un jour un drame fut évité de justesse. Nous avions repérer une demi-barrique qui gisait sur la rive. Ce fut sur ce frêle esquif que nous embarquâmes. Nous étions des robinsons en partance vers de nouveaux mondes. Malheureusement notre radeau de fortune rencontra un rapide et se renversa. Je ne sais comment nous regagnâmes la rive, aucun d'entre nous ne savait nager.

C'est au cours d'une de nos explorations que nous découvrîmes le repaire de la Marlinière. C'était une masure brinquebalante juchée sur un promontoire dominant un vaste bourbier qui devenait une île en période de crue. Une barque amarrée à une souche lui permettait de gagner le village.

Cette vieille femme toute vêtue de noir inspirait tout à la fois la défiance mais aussi la compassion. Un peu guérisseuse, un peu rebouteuse, on n'osait pas trop la décrier de peur de subir un sort, juste retour de bâton à l'impudent qui aurait osé la toiser.

On venait la voir pour se faire remettre une articulation déplacée où pour guérir une plaie infectée qui ne guérissait pas. Mais, parfois à l'aurore ou au crépuscule, une ombre fantomatique se glissait vers son antre où elle officiait. Ce n'était pas pour des motivations médicales mais pour un dessein obscur que le quémandeur sollicitait la Marlinière, une intention secrète que jamais il n'aurait osé ébruiter. On la soupçonnait de faire commerce avec le diable, de pratiquer la magie noire bref d'être un tantinet sorcière.

Dans des cas très précis, elle se rendait au domicile des requérants pour solutionner le problème. Je me souviens d'un fait qui s'est déroulé dans un hameau proche du mien. Deux fermes se faisaient face, de part et d'autre du chemin vicinal. Les deux paysans qui les habitaient ne s'aimaient guère et se querellaient sans cesse pour des broutilles, droit de passage contesté, troupeau égaré de l'un venu brouté la pâture de l'autre…

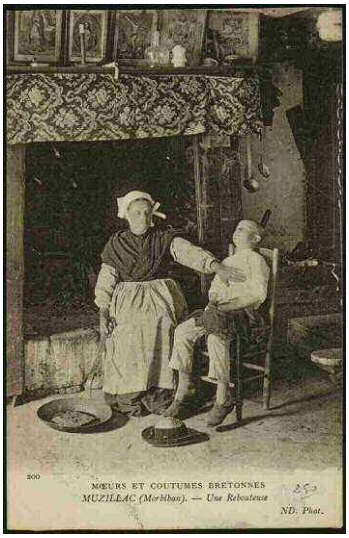
Ne dit-on pas que la jalousie est la mère de tous les vices. L'un, piètre paysan, possédait des vaches maigrichonnes qui produisaient peu de lait et donc pas beaucoup de beurre. A contrario, le second qui prenait soin de son troupeau, à faire pâlir d'envie tout maquignon, produisait un lait

riche et crémeux qui, transformé, donnait des produits lactés qu'on s'arrachait sur les marchés environnants.

Un jour, les vaches du plus beau cheptel tarirent sans cause apparente. Le vétérinaire appelé ne put solutionner le problème. Par contre le propriétaire s'aperçut rapidement que celles de son voisin s'étaient à mises à produire un lait abondant ; ce qui interrogeait eu égard au manque de soin qu'il accordait à son troupeau. Il soupçonna quelque sorcellerie et se rappela que la Marlinière pouvait peut-être solutionner la situation présente.

Ne pouvant agir à distance, elle s'en vint clopinant sur le chemin dans son accoutrement de deuil, un mauvais fichu noué sous son menton dont s'échappaient quelques mèches folles. Elle arracha quelques poils à la queue d'une vache, cracha dessus et les jeta par terre. Puis elle écarta ses bras en croix, implorant le ciel en marmonnant des incantations incomprises du commun des mortels. Elle était en transe, la sueur perlait sur son front raviné par les rides. Puis elle s'assagit et sortit s'agenouiller dans l'herbe humide de rosée. Elle se retourna vers le paysan inquiet et dubitatif. « *Ce qui est fait est défait, le sort est levé !*» En remerciement il la gratifia de deux écus qu'elle remisa dans une bourse qui était suspendue à sa ceinture et il l'invita à prendre un café.

A partir de cet instant tout rentra dans l'ordre.



Un jour, j'eus recours à ses service, m'étant démis le cou en chargeant une brouette de bois. Ce fut avec une très grande appréhension que je me rendis chez la Marlinière. Elle me fit asseoir sur un tabouret, près de la fenêtre. Mes yeux s'habituèrent à la pénombre. Je pus distinguer une table et deux chaises, un immense bahut et des cuivres disposés sur un vaisselier qui rutilaient à la lumière des flammes qui léchaient l'âtre. En vis-à-vis trônaient deux beaux lits-clos. Son intérieur était d'une méticulosité irréprochable.

Je sentis son haleine couler dans mon dos et j'eus, l'espace d'une seconde, l'envie de prendre mes jambes à mon coup. Mais la douleur qui vrillait ma nuque me ramena à la raison et je restais coi.

Un instant, elle suspendit sa respiration, appuya ses deux pouces à l'endroit où siégeait le mal, mal qui s'accentua pour finalement s'atténuer et disparaître. Elle s'en alla saisir une fiole sur une étagère que je n'avais pas remarquée. Elle me tamponna une once d'onguent qu'elle contenait sur mon cou qui n'était plus douloureux et prononça une antienne inintelligible. Un bien-être immédiat m'envahit, j'étais guéri. Je la rétribuais en déposant sur sa table une douzaine d'œufs que ma mère m'avait remis. Elle n'avait pas de tarif fixe pour chaque prestation sous peine de perdre son don. Les requérants qui sollicitaient les guérisseurs les remerciaient en leur donnant un viatique souvent sous forme de provision non numéraire, les gens de la campagne ne roulant pas sur l'or.

Un bien-être immédiat gagna tout mon corps. Ce dont je me souviens, c'est que j'enfourchais mon vélo à la volée et filais à vive allure, soulagé et sifflotant sur le chemin du retour.

La Marlinière avait un fils le « José » (*diminutif de Joseph en gallo*). Il menait une vie très rustre et vivait de braconnage mais assez rusé pour ne jamais se faire pincer. Un jour, je le surpris en train de relever un collet où un lapin s'était laissé surprendre. Alors je le vis relever sa manche

maculée de sang, une vilaine cicatrice marbrait son avant-bras. Dans sa gibecière, il saisit une flasque sans doute d'eau de vie, en jeta un jet sur sa plaie à vif et en but une rasade. Il se mordit les lèvres pour ne pas crier. Les gens de la campagne étaient durs au mal et ne se soignaient que de manière empirique. Puis il déchira un lambeau de sa chemise dans lequel il l'entortilla. Cette scène glaçante marqua à jamais l'impudent voyeur.

Une rumeur courait la campagne, on soupçonnait la Marlinière d'être très riche et cupide aussi. Quand les bourgeois venaient la consulter ou se faire rebouter, ils la payaient en espèces sonnantes et trébuchantes qui venaient grossir son hypothétique magot. A contrario, les gens de la campagne qui n'étaient pas riches la rétribuaient en nature, parfois un lapin, des pommes de terre, des œufs… Elle dépensait donc très peu et ne menait pas un grand train de vie.

L'idée du trésor de la Marlinière trotta dans nos têtes enfantines. Nous imaginions une cache emplie de bijoux et de pièces d'or…

Et le temps a déroulé son fil. Les enfants ont bien grandi et chacun de son côté s'en est allé vivre sa vie. Les personnages évoqués ont disparus et leurs consistances diluées dans nos esprits accaparés par les contingences du quotidien.

Il a fallu un entrefilet dans le journal local, une petite annonce où le lopin de terre et la bicoque de la Marlinière étaient mis en vente, une bicoque qui menaçait ruine, envahie par la nature conquérante. Et les souvenirs sont remontés à foison, tout ce petit monde que j'avais occulté s'est mis à revivre dans mes pensées.

Un jour un quidam a acheté la masure et entreprit des travaux pour la transformer en résidence d'été. Des maçons s'affairaient à restaurer un pan de mur de guingois qui s'écroula. Dans les gravats, ils découvrirent une vieille cocote en fonte et à l'intérieur un sac en jute. Ils dénouèrent la cordelette qui l'enserrait et découvrirent des louis d'or, le trésor de la Marlinière.

André Bagot

LE MONDE DES LIVRES EN MARCHE

Il est un chemin creux qui a ma prédilection et que je parcours lentement humant les odeurs qui s'en échappent et qui s'insinuent dans tout mon être. Les piaillements des oiseaux qui se dissimulent à mon arrivée avertissent leurs congénères de mon intrusion dans leur domaine réservé. Ils sont pour moi le plus beau des orchestres dont les notes discordantes transcendent mon âme.

Et puis il ya le bruit de succion de mes pas dans le cloaque automnal, mes empreintes qui s'impriment dans la boue où macèrent les feuilles mortes et les brindilles, les vestiges de la toilette des derniers soubresauts tempétueux.

C'est un chemin sans prétention qui relie deux hameaux ; il était auparavant leur cordon ombilical avant que l'automobile ne gagne et le condamne, le remisant dans l'antichambre de l'oubli.

J'aime à déambuler au printemps et en été sous la verte frondaison des chênes têtards qui agrémentent ses talus et qui, autrefois, pourvoyaient en bois les fermes des alentours. Ils apportaient de l'ombre aux troupeaux en pacage dans les parcelles le bordant et servaient de reposoir à toute une faune visible et invisible. Aux grosses pluies automnales, il drainait l'eau en surplus vers le ruisseau en contrebas.

Le chemin est à lui seul un écosystème que l'homme pressé ignore et qui pourtant tient encore son rôle dans notre univers matérialiste. Aujourd'hui il semble en avoir pris conscience en le réhabilitant mais n'est-il pas déjà trop tard !

Nous, randonneurs, aimons le parcourir lors de nos pérégrinations hebdomadaires et savons, ô combien, il nous apporte bonheur et joie de vivre.

Les deux ouvrages que je vous présente aujourd'hui font son apologie.

Le premier « *Chemins creux de Bretagne* » nous conte la vie qui s'écoule et qui s'est écoulée sur ses petites portions de sentiers dont l'auteur est tombé en amour. Il nous invite à un vagabondage vivifiant, à côtoyer la vie qui y bat tout simplement.

« Sur les Chemins de France… » est un ouvrage qui nous présente les grands chemins mythiques où courent légendes et histoires qui ont perduré par delà les siècles et qui restent encore aujourd'hui authentiques. Ils sont, encore de nos jours, empruntés par nombre de randonneurs et de pèlerins.

C'est un appel à chausser illico nos godillots pour les parcourir !

« Chemins creux de Bretagne », Bernard Rio, édition Vagnon, prix 15€

« Sur les Chemins de France… », Bernard Rio – Bruno Colliot, édition Ouest-France, Prix : 35€

LES BREVES DU MARCHEUR

A/ Propositions randonnées

Chaque année nous vous lançons un appel afin que vous nous proposiez de nouveaux circuits de randonnées afin d'étoffer et de renouveler nos programmes.
Peut-être avez-vous un coin secret à nous faire découvrir mais le circuit ne comporte pas assez de kilomètres ou vous ne vous sentez pas capable de le réaliser.
Nous sommes là pour vous épauler alors n'hésitez pas à contacter les membres du conseil d'administration des Marcheurs de Cornouaille. Nous trouverons une solution adaptée à votre projet.

B/ Week-ends et séjours 2025

Le club propose également des week-ends et séjours à l'initiative de ses membres. Aussi si vous connaissez des endroits pour réaliser un tel projet, vous pouvez contacter les membres du CA des Marcheurs de Cornouaille qui vous aideront à le finaliser.
Les week-ends et séjours peuvent se dérouler n'importe où en France. Le séjour peut se dérouler intégralement en itinérance (*portage du sac à dos ou transport des bagages par un prestataire*) où se faire en étoile, retour au gîte chaque soir.
Nous sommes à la recherche de structures accueillantes : gîtes d'étape, centres de vacances… qui pratiquent la demi-pension. Merci de nous faire part de vos meilleures adresses.

C/ Projets et séjours 2025

- La Vallée heureuse au Maroc, séjour 10 jours (transports compris). Ce projet est initié par Marie-Annick Le Roux.
- Trémargat (Côtes-d'Armor), week-end en semaine de 3 jours à l'initiative d'André Bagot.

Les modalités (dates, prix, itinéraires…) vous seront communiquée dans les prochains programmes.

D/ Un peu d'humour

Au cours de vos pérégrinations vous pouvez être confrontés à des situations cocasses qui valent leur pesant d'or. Qu'il s'agisse d'une anecdote, une rencontre inattendue, un cliché humoristique… faîtes-nous en part. Nous avons un réel besoin de sourire dans ce monde empreint de morosité
Aujourd'hui je vous livre deux clichés avec un mot sur leurs provenances.
Le premier je l'ai glané en faisant le tour à pied de l'Aber Ildut dans le Nord Finistère. *« L'arbre à poêles ! »* se trouve dans le jardin d'un restaurateur de Lanildut.
Le deuxième, je l'ai rencontré en me baladant le long de l'étang de Trunvel à Tréguennec sur un circuit balisé pour une campagne caritative ce qui prouve que les organisateurs ne manquent pas d'humour d'autant plus que la noble cause défendue était la lutte contre les maladies respiratoires !

E/ Suivez le bon œil !

Peut-être avez-vous été intrigué comme moi par la présence d'yeux en céramique qui ornent rochers et monuments sur le GR34. Ce sont les œuvres d'un artiste plasticien Pierre Chanteau qui rend hommage ainsi aux sauveteurs et gens de mer ; il les a installées entre 2019 et 2020. Il explique ici sa démarche : *« J'ai offert un œil en mosaïque à chacune des 113 communes littorales et insulaires du Finistère. Chaque exemplaire est scellé sur un édifice maritime. Ce travail est une évocation des yeux peints à la proue des navires de l'Antiquité. Ils étaient censés protéger les équipages des dangers de la navigation. »*

Composé à partir de matériaux de récupération, l'œil s'articule autour de l'iris, un isolateur électrique, la cornée à partir de tessons de vaisselle en faïence et le pourtour des culots de bouteille dans lesquels sont intégrées des billes de couleur.

Alors ayez l'œil et le bon et ramenez-nous vos photos !

Un œil figure sur l'abri Ti Félix, voir l'article dans ce numéro du Marcheur.

F/ Ne tombez pas dans le panneau !

Les artistes ne manquent pas d'imagination pour faire parler d'eux. Après les yeux voici les panneaux de signalisation routière qui prennent une touche de poésie. Les avez-vous remarqués au cours de vos randonnées.

L'auteur de ces œuvres est Clet Abraham, un artiste finistérien, fils de Jean-Pierre Abraham gardien du célèbre phare d'Armen et fondateur de la revue du même nom.

Cet artiste qui n'est pas à son premier coup d'essai est déjà célèbre pour ses détournements du mobilier urbain. Maintenant il agit sur les panneaux de signalisation routière en y ajoutant sa touche d'humour.

Mais son travail n'est pas du goût de communauté urbaine de Douarnenez qui l'a traîné en justice pour le motif de « *dégradation ou détérioration volontaire de biens publics.* »

L'artiste réfute ces arguments et s'agace : « *Cela fait des années que je pose des centaines de stickers de Douarnenez jusqu'au Cap Sizun, voire Plogoff. Tout a toujours été enlevé sans aucun problème. J'utilise des stickers en vinyle adaptés. »*

Convoqué devant le procureur devant lequel il a fait une démonstration de décollage, il sait vu proposer une amende de 200€ en échange du nettoyage des panneaux concernés.

Mais ce n'est pas du goût de l'artiste : *« On me parle de dégradation et de destruction. Les mots ont un sens, moi je considère, au contraire, que l'objet est valorisé. S'il le faut, j'irai devant la justice pour défendre cela. »*

A vous de juger !

<u>G/ Sur la route des Pingouins.</u>

Si vos pas vous conduisent dans le Nord Finistère peut-être irez-vous à la rencontre du Château de Kergroadez sis à Brélès. Acheté par la famille Jaclin en 2000, les propriétaires ont initié une formule originale déclinée ainsi :

« En 2010 est créé un dispositif économique permettant de sécuriser la réalisation des travaux et de pérenniser le projet collectif en générant des revenus : ce sera la Route des Pingouins…

Le long de la mer, tout autour de Kergroadez nous restaurons et réouvrons sous forme d'hébergements ou de restaurants des lieux en déshérence. La Route des Pingouins jalonne d'étapes le sentier du littoral pour faire découvrir la pointe Bretagne, créer des emplois durables tout en établissant des synergies avec Kergroadez. »

« Je m'en vais sur la route où chemine l'étoile, cueillir au vent d'amour, quelques flocons de rêve.

Je m'en vais sur la route, en habit de poussière, semer au vent qui court, des plumes de nuage »

<u>Jacques Clouteau : Il est un beau chemin semé d'épines et d'étoiles</u>

Le voyage de Compostelle avec le petit âne Ferdinand

LES MARCHEURS

Dans les rues de Cornouaille, chaque dimanche matin,
Nous rejoignons nos amis pour une marche sans fin.
Vingt-cinq kilomètres à parcourir ensemble,
À travers les chemins, les champs et les trembles.

Les Marcheurs de Cornouaille, notre club de randonnées,
Où l'on se retrouve pour marcher en amitié.
Des paysages grandioses, sous tous les temps, des rires et des joies,
Des instants partagés qui réchauffent nos cœurs chaque fois.

Entre les collines verdoyantes, les ruisseaux et les grands chênes,
Nous avançons d'un pas léger, dans la lumière sereine.
Les soucis du quotidien s'envolent le temps d'une balade,
Et nos liens se renforcent, dans une douce camaraderie colossale.

Marcher main dans la main, parler, écouter les amis, rêver,
Se soutenir mutuellement, s'encourager à avancer.
Les Marcheurs de Cornouaille, une famille de cœur,
Où l'on se sent chez soi, noyés dans la chaleur.

Merci à ce club, à ces moments privilégiés,
À ces amis précieux qui sont devenus plus que des alliés.
Dans les pas de l'autre, nous avançons avec fierté,
Les Marcheurs de Cornouaille, pour plusieurs années.

Annie Rocuet

SEJOUR A SAINT AIGNAN DU 28 AU 30 SEPTEMBRE 2023

AU PAYS DES TUILEAUX. André Bagot

Sur une idée de Marie-Annick, nous sommes partis 17 marcheurs de Cornouaille pour une incursion dans le Centre Bretagne. Elle avait déjà comme moi assisté à un spectacle de Marie-Guerzaille dans notre région. C'est donc avec enthousiasme que nous avons répondu à son invitation pour assister et participer au spectacle hilarant que nous concocte la famille LE MARCHAND qui s'est installée aujourd'hui à demeure dans sa ferme de Saint Caradec.
Mais pour se faire, eu égard à la distance, nous avons greffé un petit séjour de randonnées pour enrober la surprise. Comme je connais la région, j'ai proposé de conduire les randonnées.
C'est donc une incursion au « Pays des Toileux » qui va nous amener à découvrir un patrimoine ignoré et remarquablement conservé dans cette campagne reculée des Côtes d'Armor qui ne manque pas assurément de charme.
Le visiteur de passage en Bretagne est étonné par la richesse patrimoniale de nos villes et petits villages qui regorgent de joyaux architecturaux surtout religieux. Cet état de fait est du à l'industrie toilère qui régna entre le XVIème et le XVIIème siècle et qui fut l'âge d'or de la Bretagne(1). On y cultive le chanvre et le lin et on le traite afin de confectionner les fameuses toiles. Qui ne connaît pas les olonnes de Locronan, les crées du Léon, les bretagnes de la région de Quintin et Loudéac, les noyales de la région de Rennes… et bien d'autres foyers de fabrication plus ou moins de grande importance qui ont essaimés sur tout le territoire breton.
La réputation de ces toiles de bonne tenure encourage le commerce et permet les exportations de ces produits extrêmement controlés vers les Flandres, l'Angleterre, l'Espagne… Les produits bretons gagnent le nouveau monde et surtout l'Amérique du Sud via les ports hispaniques.
Ce commerce florissant voit le développement de nos ports de commerces par lesquels transite cette marchandise convoitée. Douarnenez exporte via le port de Pouldavid. Saint-Malo, Landerneau et Morlaix se développent et s'enrichissent grâce à cette activité intense.
La confection de ces toiles exigent un savoir-faire exigeant. L'obtention de ces produits de très haute qualité exige toute une chaîne de métiers qui va de l'importateur de graines de lin qui proviennent des ports de la mer Baltique au négociant. Pour le chanvre, les graines sont issues des terroirs locaux.
Du cultivateur au tisserand en passant par le marchand toilier toute la population participe à cette activité qui conduit à l'essor de la province. Mais certains profitent plus que d'autres de cette manne providentielle. Les tisserands ne tirent pas leur épingle du jeu à contrario des marchands toiliers qui s'enrichissent sur leurs dos. Quant aux négociants ils prospèrent sur ce

marché lucratif. Nombre de malouinières de la région de Saint Malo doivent leurs édifications grâce aux richesses générées par ce commerce.
Des particularités sautent aux yeux du visiteur averti qui parcourt les différents terroirs bretons. On ne traite pas de la même façon le lin dans le Léon et le Trégor. On ne blanchit pas par le même procédé d'une région à l'autre. Parfois c'est la toile tissée entière que l'on traite alors que dans d'autres contrées c'est le fil qui subit cette opération avant tissage.
Vous verrez des routoirs à lin créés pour son rouissage dans le Trégor et dans le Léon des kanndi. Ces derniers sont les blanchisseries de l'époque. Dans la région de Quintin on utilise des lavoirs à bassins double voire triple pour cette opération dont certains subsistent encore. De nos jours ce petit patrimoine vernaculaire est mis en valeur par les associations locales.
Pour obtenir la toile finale de lin ou de chanvre, diverses opérations sont nécessaires. Citons le travail de la terre, les semailles, l'arrachage des plantes, l'égrenage pour ôter les capsules des tiges femelles (les graines broyées au moulin donnaient une huille utilisée entre autre pour étanchéifier les coques des bateaux), le rouissage des plantes, opération qui consistait à immerger les plantes dans les routoirs afin que les fibres soient débarrassées des gommes végétales puis le séchage des plantes. Suivait le teillage qui consiste à broyer l'écorce qui enveloppe les fibres. La broie, permet de faire tomber les anas, petites fibres correspondant à la chènevotte du lin. Pour détacher les écorces et fétus s'échappant du lin broyé et pour séparer les étoupes ou partie trop grossière de la filasse, on tape sur le lin avec un bâton rond. Puis vient le peignage qui permet de démêler les fibres. Les déchets sont l'étoupe. La filasse est enfin prête à être filée par les femmes à la veillée qui utilisent pour se faire le rouet. Le blanchiment des fibres était l'étape suivante dans le Léon. Puis vient le tissage qui est une opération fort complexe. Les toiles doivent faire entre 80 centimètres et 1 mètre de largeur. La longueur était de 61 m pour les « crées » et de 70 m pour les « bretagnes ». Ces critères d'identification étaient importants pour les acheteurs. Les toiles dans le Trégor et dans d'autres régions étaient blanchies après fabrication. Chaque pièce est contrôlée par le « bureau des toiles » qui les estampille. Le succès des toiles de Bretagne s'expliquent par ces procédés rigoureux qui maintiennent une qualité constante de la marchandise et de son suivi. Les marchands s'en servent pour justifier les prix élevés de leurs produits. Ce qui les perdra quand des procédés moins onéreux et des contrefaçons feront leur apparition
Les paysans-marchands toiliers qui font fabriquer leurs produits par les tisserands locaux s'enrichissent. Et dans le Léon, ils forment une classe de notables particulière, les Juloded.
C'est grâce aux richesses générées par cette industrie que nous devons ce patrimoine religieux très riche en Bretagne. Dans la campagne et dans les bourgs nous pouvons apercevoir les maisons austères des marchands toiliers. Leurs agencements dans le Centre Bretagne s'explique par les échanges avec le port de Saint-Malo. Elles s'inspirent des malouinières.
Ce sont les guerres de Louis XIV qui provoquent le déclin de cette belle industrie. La concurrence anglaise et allemande lui porte le coup fatal.
Pourtant cette activité périclite jusqu'au début du XXème. La Bretagne a raté le virage de la révolution industrielle. Le Nord et la Normandie absorbent le lin breton. C'est pourquoi l'activité du teillage hydraulique perdure dans le Trégor. Les dernières unités ferment en 1953. C'est la fin d'une époque qui a duré cinq bons siècles.

Jeudi 28 septembre 2023.

Saint Martin des Prés est un petit village esseulé perdu au milieu du bocage. L'église Saint Martin au toit particulier est sertie dans un écrin austère de maisons anciennes toutes de granit. Le placître et les rues sont remarqueblement entretenus La campagne recèle quelques pépites et plusieurs manoirs comme celui de Cléhunault et pas moins de quatre chapelles existantes : Saint Roch, Saint David, Saint Jean et Sainte Barbe de la Porte aux Moines.

Manoir de Cléhunault

Chapelle Saint Roch

Chapelle Sainte Barbe
la Porte aux Moines

Nous partons par un joli chemin qui contourne un petit étang aménagé pour une immersion dans un bocage préservé Nous abordons un vallon en contournant un pré dont les hautes herbes bruissent d'une gente ailée assez bruyante. Puis le chant d'un cours d'eau se fait entendre. C'est la rivière Oust qui par de petites cataractes caracole entre les prairies et qui se dérobe à nos regards, cachée au milieu des saulaies et des trognes qui trônent en majesté sur ses berges. Nous sommes maintenant engloutis au sein de la cathédrale verte qui nous serine ses chants venus des frondaisons, les oiseaux s'égosillent prévenant leurs congénères de notre intrusion.

Nous arrivons à un joli pont en pierre qui marque le début du lac de Bosméléac(2) que nous allons contourner par la gauche par un joli sentier aménagé dans un univers forestier qui nous fait découvrir des arbres remarquables. C'est un ravissement pour les yeux. Nous apercevons quelques pêcheurs au milieu du lac qui taquinent à la mouche les poissons qui daigneront se laisser prendre.

Puis le sentier s'aère nous entrons dans une portion verdoyante et une petite plage surgit. Nous arrivons au barrage qui s'annonce par des borborygmes assourdissants. Nous le franchissons par la digue et nous portons notre regard vers la vaste étendue d'eau qui s'étend bien au-delà de ce que nos yeux peuvent apercevoir.

Nous descendons par un escalier pour jouir de la magnifique cascade jaillissant du barrage et qui décoche ses gerbes d'eau en ricochant sur les rochers. C'est impressionnant !

Nous décidons de déjeuner ici mais quelques gouttes perlent sur nos capes. Nous espérons que cela ne sera que temporaire. C'est donc sous l'abri sommaire de la frondaison que nous pique-niquons.
La petite pluie a cessé quand nous reprenons notre chemin sur l'autre rive avec toujours l'impression d'être écrasés par la majesté des arbres qui bordent le lac.
Nous le quittons pour partir à l'assaut de la campagne. Nous bifurquons par une petite route sur la droite pour aller visiter la chapelle Saint Jean qui est bien esseulée sur son placître cerné d'arbres remarquables. Nous en profitons pour faire une halte technique et nous substanter.
La petite route qui descend sinue dans la campagne, tantôt en longeant des champs cultivés, tantôt en traversant des bosquets ou des futaies non entretenus.
Un chemin à droite qui traverse une prairie assez spongieuse et qui longe ensuite un champ cultivé nous amène sur une petite route vicinale.
Au deuxième carrefour nous prenons la direction du hameau de Kerdoret que nous ne traversons pas, un magnifique chemin sur notre gauche qui serpente à flanc de colline tout en s'élevant modérément, nous conduit à la route qui mène à la Porte aux Moines.
Sur notre gauche une éminence, la Butte Saint Michel qui culmine à 321m. Nous devions jouir à son sommet d'une vue exceptionnelle mais le ciel qui joue à l'arlésienne nous cache le magnifique panorama englué dans une brume dense qui estompe toutes les perspectives. Durant la Seconde Guerre mondiale, les Allemands y avaient aménagé un poste d'observation antiaérien et une chapelle culminait sur son dôme, détruite en 1790. Une table d'orientation a été installée qui nous offre une vue à 360 degrés sur les collines et vallées dans un rayon de 30 kilomètres !
Nous repartons par de petites routes et des chemins pour revenir au bourg de Saint Martin des Prés, terme de notre randonnée d'aujourd'hui.
Nous logeons au gîte de Saint-Aignan, « L'âne Brasseur », une adresse que je connais bien puisque c'est la cinquième fois que j'y séjourne. C'est un havre de paix perdu dans la campagne sur les rives du lac de Guerlédan.
Les propriétaires du lieu y fabriquent de la bière et ont une basse-cour diversifiée. Une troupe de canards qui se dandinent vient à ma rencontre. Je remarque l'un d'entre eux qui a un handicap, sa tête pendouille sur le côté. Ce doit pas être évident pour lui de se nourrir.
Comme à l'accoutumée, nous sommes accueillis chaleureusement par les propriétaires et prenons possession de nos pénates pour les deux nuits que nous passerons ici.
Le dîner et le petit-déjeuner que nous prenons en compagnie de nos hôtes sont un ravissement pour les papilles. Sachez que le propriétaire se lève aux aurores pour nous confectionner de délicieuses crêpes et tous les repas sont préparés maison !

Vendredi 24 septembre 2023

Nous partons pour une journée de détente à Saint Caradec pour nous immerger dans l'univers de la famille LE MARCHAND. Imaginez une ferme transformée en un immense cabaret. Deux scènes immenses ont investies la stabulation transformée en salle de spectacle. Marie Guerzaille est un spectacle indescriptible où se mêlent à la fois des critiques de notre monde contemporain, de ses corporatismes et des réminiscences d'un passé pas si lointain. Le tout se déroule dans une chaude ambiance où l'hilarité communicative jaillit d'un public réceptif et participatif. Du talent il en fallu et de l'imagination pour monter ces spectacles le tout avec une machinerie bien rôdée, ne voit-on pas un tracteur se cabrer sur la scène !
Toute la famille LE MARCHAND s'est impliquée dans ce rêve fou. La relève est désormais assurée. Les deux enfants dans le sillage de leur père, sont à bonne école et montent sur scène avec chacun son spectacle avec leurs réthoriques et facéties propres.
Du petit-déjeuner au repas jusqu'au pot d'adieu, tout est pensé dans son intégralité pour que vous passiez une journée inoubliable.
L'après-midi nous avons droit au petit train pour une plongée dans un voyage à remonter le temps dans les deux derniers siècles.
Un coup d'accélérateur, des secousses… Je ne suis pas le seul à m'inquiéter. Les voyageurs écarquillent les yeux. Maintenant, le train s'engage doucement dans un labyrinthe creusé dans le sol par la famille Le Marchand. Je tends l'oreille, des haut-parleurs nous accompagnent pendant toute la durée du voyage. Nous apprenons l'origine de la Rigole d'Hilvern construite à mains d'hommes il y a 200 ans, pour alimenter le canal de Nantes à Brest. Ce ruisseau artificiel est devenu une voie verte. Sur ce tronçon nous apercevons sur les remblais, burin, brouette et charrette qui illustrent les moyens employé pour la construction de la Rigole.
Quelques centaines de mètres plus loin, nous sommes en 1850… Plusieurs scènes nous font découvrir le travail des champs. On ne sait où donner de la tête, tant chaque détail à son importance.
Nous voyageons maintenant en 1914… Puis en 1945… Sur le bord du circuit, un véhicule où s'affiche le sigle FFI (Forces Françaises Intérieures) qui fait écho aux mouvements de la Résistance. Le train s'apprête à franchir un pont aménagé, une voie de passage ouverte pour les troupes alliées. Mon regard se pose sur une barque et me propulse en plein cœur du Débarquement.
Après la guerre, le temps de la reconstruction, des témoignages d'agriculteurs sur l'évolution de leur métier sont diffusés, illustrés par des mises en scène de traite de vaches manuelle, puis mécanisée et enfin robotisée.
Puis le train s'engouffre dans un hangar… Nous allons à la rencontre des métiers d'antan, celui du charron, du menuisier, du sabotier, du forgeron… Le spectacle est fait avec minutie, des mannequins, des véhicules, des outils et autres accessoires représentent chaque tâche dans le moindre détail.
Nous refaisons surface au XXème siècle en franchissant un deuxième hangar. Poste, salle de classe, boulangerie, carrousel…, ici a été recréée l'ambiance du village de Kerbristou, en 1930.
A peine débarqués nous repartons pour le deuxième spectacle. Ici pas de temps mort !

Nous ne pouvons que saluer le travail titanesque de cette famille qui ne manque pas de projets et qui a réalisé ses rêves les plus fous. Un spectacle à savourer et à découvrir pour les néophytes !

Samedi 25 septembre 2023

Nous partons pour une jolie incursion au Pays des Toileux, territoire méconnu de ce Centre Bretagne qui recèle bien des merveilles. Le rendez-vous est fixé au village de « Le Quillio », commune qui faisait partie de l'évêché de Quimper qui tissait sa toile très loin dans la campagne bretonne. Le village est un ravissement pour les amateurs de patrimoine. Nous déambulons dans les rues et ruelles qui nous révèlent de magnifiques maisons de marchands-toiliers rénovées, témoins de sa richesse passée. Aujourd'hui de ce bourg se dégage une certaine harmonie qui me subjugue. L'église et son enclos sont bien conservés mais mériteraient une rénovation dans les règles car ce patrimoine méconnu est une pure merveille. L'humidité du lieu nuit à sa conservation. Nous apercevons un certain nombre de statues dont une de Saint Corentin, preuve du lien de cette paroisse avec l'évêché de Quimper. Nous apprenons qu'une partie du mobilier remarquable provient de l'Abbaye de Bon Repos, mobilier racheté par un négociant en toiles de la paroisse. Nous apercevons des décors peints sur les lambris datant du XVIIème qui mériteraient une restauration.
A la sortie de notre visite du village nous sommes abordés par un édile de la commune qui est ravi de nous recevoir. Nous posons pour la photo qui paraîtra dans le bulletin communal et peut-être dans la presse locale.
Nous prenons la direction du bas du bourg et déambulons au gré d'une rue où de superbes maisons de granit rénovées et fleuries rivalisent de beauté. Avant de traverser la route départementale un joli abri conserve en son sein un lavoir à l'eau limpide.

Enclos paroissial Le Quillio

Maison de marchand de toiles Le Quillio

Le chemin forestier en face nous conduit à une petite route vicinale que nous traversons pour emprunter un long layon forestier. Nous abordons un sentier sur notre gauche et à notre grande surprise un animal nous épie sur son rocher. Il s'agit de la silhouette d'un loup, un clin d'œil dans ce lieu-dit prédestiné : «le Chêne au Loup ».
Nous pérégrinons dans ce bois qui s'habille déjà des couleurs d'automne par une sente qui vagabonde à sa fantaisie dans la cathédrale verte. Ça sent bon l'humus et nos pas assourdis impriment leurs empreintes dans la terre meuble. Nous arrivons dans un hameau où une maison esseulée est gardée par des chiens qui aboient à gorges déployées à notre arrivée. Le ou la propriétaire des lieux nous livre à son entrée une jolie poésie que je ne peux manquer de vous livrer.

Le refuge de Bel Air

Ici commence le respect
De la vie humaine, animale et végétale.
Ici triomphe la liberté
D'être de savoir et de penser
Ici règne la sororité,
Quel que soit ton origine, ta couleur, ton genre ou ton âge
Ici résonne le partage,
Par la pensée et par les actes.
Ici vibre le droit,
De rêver, de s'unir et de s'aimer
Puisses-tu t'en nourrir en rentrant dans ma bulle,
Puisses-tu semer en y ressortant…

A mes parents,
A ma fille,
A mon âme sœur

La côte est raide et nous nous égrenons selon nos capacités respiratoires sur ce ruban bitumé. Nous faisons le rassemblement avant de bifurquer dans une jolie allée forestière qui est délimitée par deux bornes reliée par une chaîne. Que nous réserve-t-elle ?

En haut de ce chemin montant, apparaît une chapelle qui trône en majesté dans sa robe immaculée de blancheur : « Notre-Dame de Lorette ». C'est un lieu occupé depuis des temps immémoriaux en témoigne une allée couverte ruinée ou un cromlech qui dresse ses moignons vers le ciel et qui jouxte l'édifice. Il y a je ne sais quoi de magique dans ce lieu intemporel qui embrasse l'horizon à 360°. Nous avons atteint le point sublime qui culmine à 298m

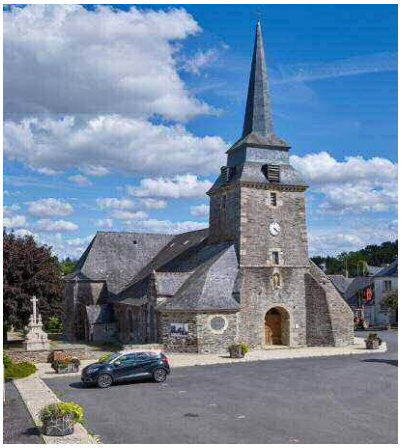
Nous en profitons pour faire la pause et visiter la chapelle qui est ouverte. Elle présente en son chœur une sorte de cavité ou grotte où trône une statue épurée de Notre-Dame de Lorette.
L'érection de cette chapelle est due au comte d'Uzel né vers 1325-1335 qui est un chevalier breton devenu connétable (*chef des armées du roi de France*). Il se trouva dans une situation périlleuse alors qu'il combattait près de la ville d'Ancône (Italie) où se situe le sanctuaire de Notre-Dame de Lorette. Il fit vœu, s'il s'en sortait, d'édifier une chapelle sur la plus haute de ses terres et qui lui sera dédiée. Il tint sa promesse et ce lieu de culte nous est parvenu jusqu'à nous après de nombreuses transformations.
La fontaine dédiée à Notre-Dame de Lorette se situe en contrebas et est couverte par un édicule de la renaissance bretonne de très belle facture du 15ème siècle. L'ensemble est couronné en son centre d'une statue à l'effigie de Notre-Dame de Lorette. Cette source est reconnue pour ses propriétés miraculeuses notamment pour soigner les maux d'oreille.
Nous pouvons apercevoir, derrière la fontaine, un petit oratoire surmonté d'une croix. Il abrite également une statue de Notre-Dame de Lorette.

Chapelle Notre-Dame de Lorette

Fontaine Notre-Dame de Lorette

Nous reprenons notre chemin et déambulons dans une jolie campagne qui nous permet de voir les alentours, nous sommes toujours sur la ligne de crête. La route paisible que nous prenons descend progressivement vers la vallée. Puis nous grimpons à nouveau lentement en longeant une fûtaie puis des champs cultivés avec des vues imprenables sur la contrée. Les hameaux traversés sont d'un calme impressionnant. Celui de la Perrière nous réserve une belle surprise, une très belle maison de marchand de toiles qui présente une mise en œuvre alternée en pierres de granite et de schiste.
Nous arrivons à la rigole d'Hilvern(3) que nous longeons par le chemin de halage sous une frondaison exubérante. C'est magnifique et d'une quiétude incomparable ! Dans une échancrure de ce paysage très dense nous apercevons la silhouette de la Chapelle Saint Maurice.
Il est bientôt l'heure de pique-niquer, nous avons l'estomac dans les talons. Nous cherchons un endroit qui siérait à toutes et tous et nous le trouvons enfin. C'est une dépression où un ru fait entendre son chant. Sur sa rive sont creusés des bassins qui servaient pour blanchir le lin, les « doués ». C'est ce lieu paradisiaque aménagé qui nous sert de salle à manger.

Nous reprenons notre pérégrination par un joli chemin et quittons la rigole d'Hilvern en traversant la départementale.
Le chemin batifole monte et descend en épousant le relief et nous conduit à la route qui nous amène aux portes de Saint Thélo.
Un arrêt à un endroit aménagé pour lire le descriptif du circuit qui relie les deux villages. Nous n'en faisons qu'une partie en ligne. Nous avons amené les voitures de quelques chauffeurs au bourg de Saint-Thélo. Quand nous aurons terminé notre randonnée, nous irons rechercher celles restées au bourg du Quillio.
Saint-Thélo est un village tranquille que nous abordons par la venelle des galants. C'est une allée montueuse qui nous conduit à la place principale. C'est une petite cité classée au titre du patrimoine rural de Bretagne et magnifiquement mise en valeur. Elle doit ses richesses à l'épopée du lin comme nombre de villages bretons. Saint-Thélo se situe au cœur de la manufacture des « bretagnes », active entre le 17^{e} et le début du 19^{e} siècle, qui a laissé de nombreux témoignages patrimoniaux liés à la production, au blanchiment et au commerce de ces fines toiles de lin.

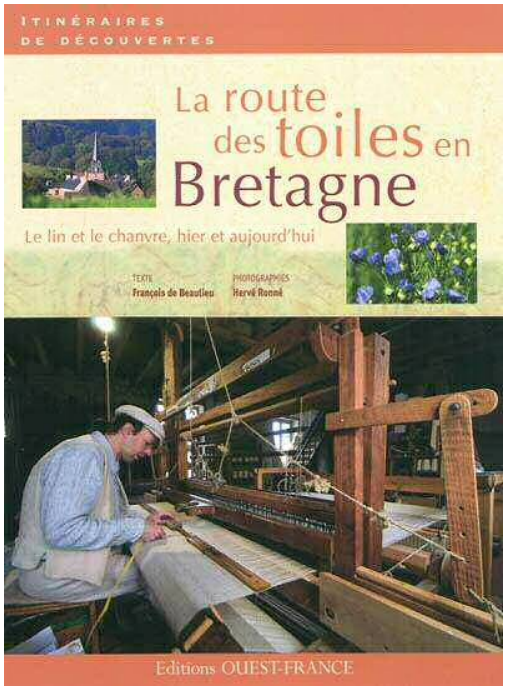


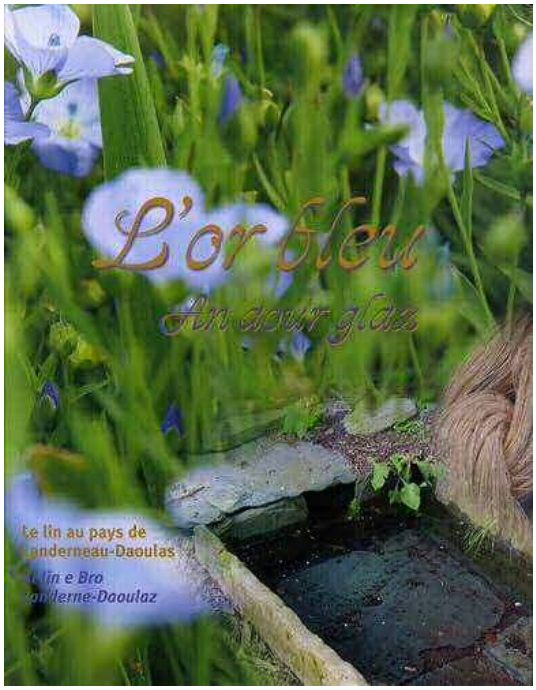
L'église de Saint Thélo nous révèle une statuaire très riche, de beaux retables et des statues remarquables qui sont les témoins de l'âge d'or de la civilisation du lin.
Derrière l'édifice, nous visitons un atelier de tisserand où une manufacturière nous fait une démonstration sur son métier à tisser. Que de patience pour réaliser une œuvre !
Nous déambulons dans les ruelles pittoresques où une exposition photographique nous conte le Saint-Thélo d'antan.
Face à la Maison des Toiles se dresse un monument étrange tout de bois. Il s'agit de « Mémoire en Demeure » de Tadashi Kawamata, un artiste japonais. C'est une restauration et création artistique et contemporaine de maisons de tisserands réalisée par des habitants, des étudiants internationaux rassemblés autour de cet artiste. L'œuvre est visible à l'entrée de la Maison des Toiles où se dressent une tour et une passerelle de bois, faisant le lien entre le passé et l'avenir de Saint Thélo.
Située au cœur d'une demeure de marchand de toiles du XVIIème siècle, ce musée vivant nous permet d'aborder l'âge d'or de la Bretagne des toiles et nous présente également les différentes utilisations du lin de nos jours avec vidéo à l'appui. La mise en valeur des outils et des différentes phases de fabrication des toiles jusqu'à leurs expéditions dans une mise en scène remarquable ne peut que ravir les néophytes.

Entrée du Musée des Toiles à Saint-Thélo

C’est ici que s’achève notre pérégrination bien remplie au Pays des Toileux en espérant que les participantes et participants à ce séjour ont su apprécier les dessous de ce terroir méconnu mais ô combien attachant malgré son isolement.
Mais nous ne pouvions partir sans rendre visite à un monument que je devais visiter depuis longtemps et qui se trouve non loin de là au village de Saint Léon qui dépend de la commune de Merléac.
Nous avons peine à croire, en arrivant dans ce hameau qui fut au moyen-âge une ville d’importance, trouver un tel joyau, la chapelle Saint Jacques, classée au titre des Monuments historiques. C’est assurément l’une des plus belles chapelles de Bretagne.
De son passé médiéval, nous pouvons admirer un exceptionnel décor, les armoiries sur les neuf arcades de la nef, les voûtes en bois et les lambris entièrement décorés et la maîtresse-vitre, chef-d’œuvre sublime de l’art du vitrail qui retrace différents épisodes de la vie religieuse.
Ce sanctuaire de pèlerinage connut son âge d’or au XIVème siècle sous le règne des Rohan.

(1) : Si vous voulez en savoir plus sur l'âge d'or de la Bretagne au temps du lin et du chanvre, je vous conseille deux ouvrages :





(2) et (3) : lac de Bosméléac et rigole d'Hilvern :

Le lac de Bosméléac bordé par les commune de Saint Martin des Prés, Allineuc, Merléac et du Bodéo est un lac de retenue de 72 hectares, un plan d'eau sinueux long de quatre

kilomètres. Il a été édifié entre 1830 et 1842 pour alimenter le canal de Nantes à Brest afin de rectifier les niveaux d'eau perdue à chaque éclusage mais également lors des basses eaux estivales. Il sert aussi à réguler le cours d'eau de la rivière Oust.

La rigole d'Hilvern, cours d'eau artificiel convoyait, par gravité, l'eau du lac de Bosméléac au canal de Nantes à Brest au bief de partage entre l'Oust et le Blavet.

Cette rigole a été réalisée grâce à des prouesses techniques édifiantes. Entre 1828 et 1838, des hommes, des femmes et des enfants munis de pioches, de pelles, de brouettes… ont déplacé des millions de mètres cubes de terre, de pierres pour creuser, terrasser, niveler… cette rigole sur 65051,30 m ! Cet aqueduc artificiel a nécessité des prodiges en ingéniosité pour en faire ce véritable ouvrage d'art technique. Dotée d'une pente régulière de 0,3 mm par mètre, la rigole d'hilvern poursuit, grandeur nature, une furtive courbe de niveau et présente un sillon ayant une pente de 45°, une base de 1,20 m et une profondeur moyenne de 1,20 m !

Cet aqueduc permettait ainsi au hameau d'Hilvern de débiter de 30 à 33000 m3 d'eau en 24 heures !

Les déblais servaient de remblais pour créer les talus bordant les berges et le chemin de service de trois mètres de large. Chaque côté de la rigole était ensuite bordé d'arbres (hêtre, marronniers, érables, platanes, peupliers, ormes…) afin de réduire l'érosion des berges et de diminuer l'évaporation de l'eau convoyée.

Devenue inutile après la fermeture à la navigation du canal en 1923 suite à la construction du barrage de Guerlédan, la rigole d'Hilvern est tombée en ruine. Elle est aujourd'hui totalement réhabilitée en voie verte pour le bonheur des cyclorandonneurs et des promeneurs qui évoluent dans un univers de tranquillité dans une nature intacte.

André Bagot

UNE SEMAINE AU FIL DU TARN POUR NEUF MARCHEURS DE CORNOUAILLE DU MERCREDI 5 AU MARDI 11 JUIN 2024

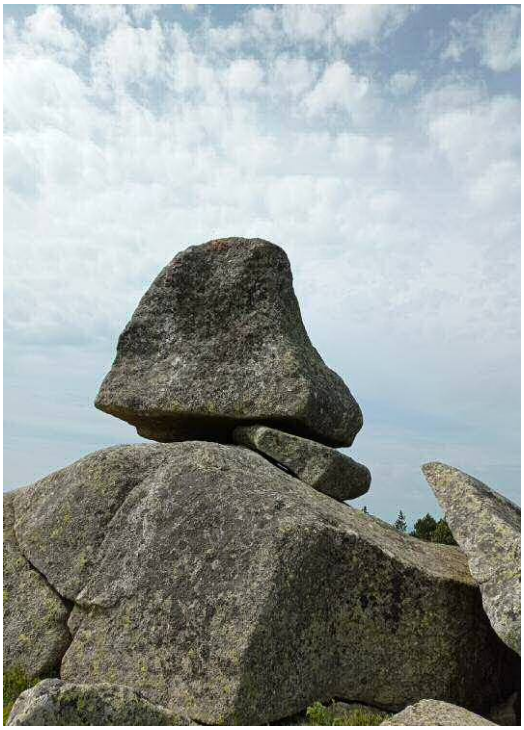
Depuis quelques années, l'idée de descendre le long du Tarn au fil des sentiers me tentait. Des séjours sur le Mont Lozère, sur le causse Méjean, au Rozier, m'ont montré le grand intérêt de cette région pour une traversée. En préparant le parcours, j'ai découvert qu'un nouveau sentier de grande randonnée GR 736 avait été créé par les acteurs institutionnels du tourisme en Occitanie et notre fédération FFR. Donc, moins de recherches personnelles avec le doigt sur la carte, et bonjour le topo guide. Plus sûr, mais moins d'aventures ! Nous sommes partis dans un minibus à neuf places de Quimper. Mais il fallait faire suivre ce minibus de notre point de départ à notre point d'arrivée. De plus tous les hébergements mentionnés sur le topo guide n'étaient pas disposés à nous recevoir. Il a fallu trouver des navettes entre Florac et Sainte Enimie...Le taxi a fait partie de la solution. Cela nous a imposé de porter un sac à dos léger avec, outre le pique-nique du midi et les habituels vêtements de pluie, un change minimum et le drap pour la nuit au gîte. Nous avons croisé ou emprunté plusieurs GR connus : le GR 7 (ligne de partage des eaux Atlantique Méditerranée, des Vosges à Andorre), le GR 6 (Arcachon- Ubaye), le chemin de Stevenson, celui de St Guilhem le Désert.

Mercredi 5 juin

Après un voyage en minibus depuis Quimper, nous nous retrouvons un peu dépaysés à Villefort, au cœur des Cévennes, pour dîner dans un hôtel au charme très rétro. Hum, la crème brulée aux champignons... L'arrivée au Mas de la Barque, village de gîtes à une demi-heure de là, se fait de nuit, et c'est un jeu de piste pour y trouver nos deux hébergements.

Jeudi 6 juin

Ce matin, la météo est catégorique, pas de pluie prévue ! On part donc légers pour gravir le pic Cassini, voir les sources du Tarn avec pique nique et baignade au programme. Le paysage de landes est vallonné, avec de grosses boules de granit semées partout.



Mais à 11h, une grosse averse nous glace. Nous envisageons même un retour prématuré au gîte pour se sécher et déjeuner à l'abri. Heureusement, la pluie cesse aussi vite qu'elle est venue, un franc soleil nous réchauffe, la journée est sauvée !

Le soir, retour au gîte du Mas de la Barque pour y préparer notre repas du soir autour de spaghettis à la bolognaise, l'auberge voisine est fermée pour la semaine.

Vendredi 7juin

Départ par les bois, un peu en hors sentier, toujours parmi les boules de granit, aux formes parfois bizarres, on se livre au jeu de paréidolie (1).

Une petite remontée plus tard par le GR7, nous passons un gué et faisons la pause pique-nique au pont du Tarn. L'endroit est ainsi nommé car c'est le premier pont maçonné que franchit la jeune rivière.

En suivant la rive, nous arrivons à un vieux gué aménagé en une série de gros blocs de granit, il faut sauter de l'un à l'autre.

.

L'après midi s'achève par une descente un peu longuette vers Le Pont De Montvert, petit village au bord du Tarn, étape sur le chemin de Stevenson et pour nous aussi ce soir. On dort couci-couça au gîte communal qui est un peu surchauffé.

Samedi 8 juin

Dés le début de la journée, ça monte ! Le chemin ne nous prend pas en traitre, le versant de la colline est face au resto de notre petit déjeuner. Il y a un peu plus de randonneurs qu'hier, le GR 736 que nous suivons fait étape commune avec le chemin de Stevenson.

Des marcheurs de Cornouaille sont passés par là récemment. Nous visons pour la pause de midi une cabane en bois sur le mont Bougès rebaptisée « cabane à Yvonne ». Sympa d'être à l'abri pour manger assis !

La descente ramène dans la vallée du Tarn, à Florac Trois Rivières. Miracle du GPS et des téléphones portables, l'équipe se retrouve au complet à la terrasse d'un bar car j'ai conduit le minibus du Mas de la Barque à Sainte Enimie et suis rentré par le causse Méjean. Une belle galopade sur la solitude des causses !

Le grand gite d'étape s'appelle « l'Etape », il est très correct.

Dimanche 9 juin

Le GR suit le Tarn qui s'enfonce dans ses gorges, nous restons rive gauche, par des petits chemins la plupart du temps, en passant par le charmant village de Castelbouc.

Pas de chance, une demi-heure avant d'arriver à Sainte Enimie, une bonne averse orageuse nous trempe comme des soupes, le chemin creux à la mode de Bretagne se remplit en un clin d'œil et les chaussures font le plein ! Notre minibus nous ramène à Florac pour la nuit, grand étalage de linge et de capes de pluie au gîte.

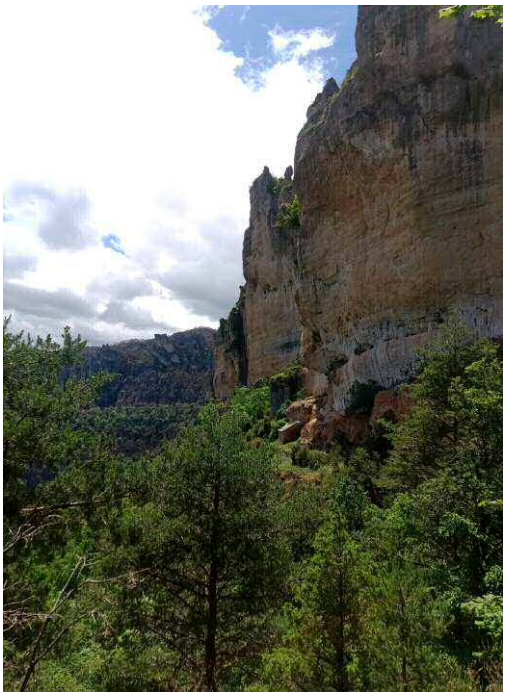
Lundi 10 juin

Avec le minibus nous retournons à Ste Enimie pour reprendre le sentier rive gauche, là où nous l'avions laissé hier afin de continuer de descendre le long du Tarn. Nous passons par le charmant village de Saint Chély, niché dans un méandre de la rivière, puis le hameau de Hauterives, uniquement accessible par une tyrolienne qui franchit le Tarn. Quelques habitants s'y accrochent ! Le sentier dans les bois s'allonge, s'allonge, nous sommes bien contents d'arriver à Les Vignes après environ 29 km de rando !

Mardi 11 juin

Nous faisons une infidélité au Tarn, pour monter sur le causse de Sauveterre par le GR 6. La montée est parfois rude, ravinée, bien comme notre ami Dédé nous l'avait décrite, lui l'a faite dans l'autre sens sur le chemin de St Guilhem. Le sentier balcon nous offre de beaux panoramas et passe par Eglazines, village troglodyte perché. Nous redescendons vers le Tarn et le gite Evolution à Peyreleau, terme de notre randonnée.

Didier FERREY



(1) : paréidolie : Une **paréidolie** est le processus qui survient, sous l'effet de stimuli visuels ou auditifs, et qui porte à reconnaître une forme familière dans un paysage, un nuage, de la fumée, une tache d'encre, etc.

Un peu de douceur dans ce monde de brutes !
Me revoilà, toujours aussi férue de chemins et de..... poésie !

Quand je marche !
Stop, ça y est, j'arrête de penser, j'vais marcher
Stop, allez, j'arrête d'me presser, je vais marcher…
Depuis aussi loin que je m'en souvienne, j'ai toujours été comme ça, on me disait souvent que j'avais la tête dans les nuages. Je peux rêver durant des heures entières sans même m'en rendre compte. Je m'explique, mon esprit sans va seul ....

Ben Mazué, quand la musique s'invite en marchant
La **marche** est bonne pour la **santé**, mais elle est également source d'inspiration et donc de création. A l'image de nombreux poètes ou écrivains tel Arthur Rimbaud,
Ben Mazué marche et il a beaucoup marché pour créer l'album "***Paradis "***

Poeme :
-A pied ! On s'appartient, on est libre, on est joyeux ; on est tout entier et sans partage aux incidents de la route, à la ferme où l'on déjeune, à l'arbre où l'on s'abrite, à l'église où l'on se recueille. On part, on s'arrête, on repart ; rien ne gêne, rien ne retient. On va et on rêve devant soi.

Eloge sur la marche

"La **marche** pousse les pensées en avant." "L'homme le plus riche est celui qui possède le temps de **marcher**."

Voici une belle citation sur la randonnée ?
"Ne te presses pas en marchant, car où tu vas importe peu, comment tu y arrives **est** tout." "Le pas le plus court pour connaître un homme **est** de voyager avec lui." "Le chemin **est** une chose, la marche en **est** une autre." "Les pieds te porteront là où **est** ton cœur."

La dame du Rouillen
une passionnée de chemins et de poésie